

ΔΕΣΜΟΣ



AMITIÉS GRÉCO-SUISSES – LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD – GENÈVE
BULLETIN N° 27 – NOVEMBRE 1999



GENEVE

LE PARTENAIRE DE TOUS VOS VOYAGES

Voyages d'affaires, voyages d'agrément, shipping, seul ou en famille, d'un bout à l'autre du monde, **ARGO TRAVEL** organise tous vos déplacements.



24h sur 24h, où que vous soyez, vous pouvez compter sur nous. Chez ARGO TRAVEL, la notion du service client reste prioritaire.

Un partenaire toujours à vos côtés grâce à **11 bureaux** répartis dans le monde (Grèce, Chypre, Angleterre, Suisse, Norvège, Hong-Kong, Philippines, Afrique du Sud).



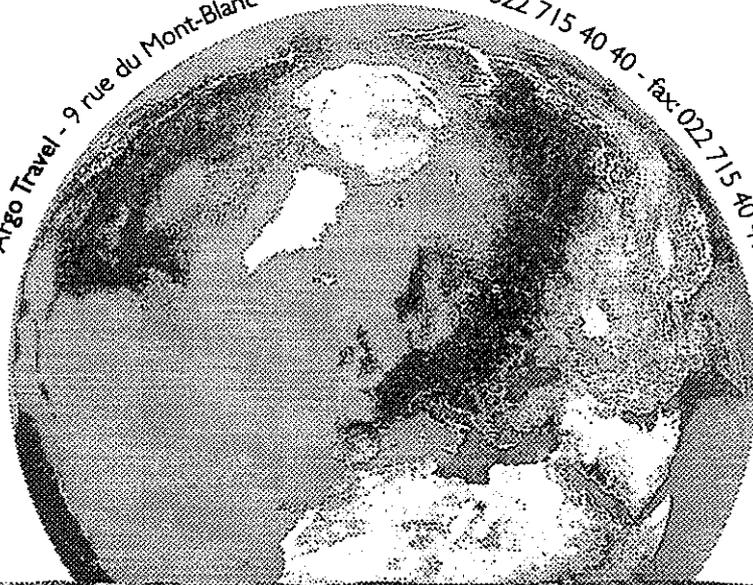
Plus de 45 ans d'activités dans le domaine des voyages ... une véritable garantie de sérieux et de compétence reconnue par notre clientèle !

Quelles que soient vos exigences (dates de départ, destination, prix, ...), le "**sur mesure**" est notre spécialité.



Membre du **Font de Garantie** des voyages.

Argo Travel - 9 rue du Mont-Blanc - 1201 Genève - tel.: 022 715 40 40 - fax: 022 715 40 41



LE BOUCLIER DANS LA MONNAIE¹

Le bouclier, dans l'Antiquité et bien au-delà, jusqu'à fort récemment auprès de certains peuples dits primitifs², devait exercer le même attrait, la même fascination, la même passion que l'automobile auprès des hommes du XX^e siècle. Ce parallèle me paraît d'autant plus éclairant qu'il y a un point commun frappant entre le bouclier et l'automobile: l'homme d'aujourd'hui confie sa vie à cette dernière, comme le Grec ancien confiait sa vie à son bouclier!



Fig. 1 - Drachme de la Confédération béotienne, VI^e siècle avant J.-C. (avers).

Une défaillance technique ne pardonne pas aujourd'hui, comme elle ne pardonnait pas alors. Et tout comme aujourd'hui nous souhaiterions tous confier notre vie à une Rolls Royce, plutôt qu'à une Topolino, de même, jadis, tout guerrier aurait désiré confier sa vie à un bouclier construit par Tychios le Béotien – comme pour Ajax³ – ou mieux encore – comme pour Achille – à un bouclier construit par le dieu forgeron Héphaïstos⁴.

Le bouclier est le masque derrière lequel s'abrite son porteur, et devient son alter ego, l'image qu'il présente à l'ennemi. Il est certain que très tôt,

chez les Grecs, la surface du bouclier a été utilisée pour supporter des décors, avec trois fonctions principales: de décoration, d'identification, de protection magique. Des figures sont chargées de conjurer le mauvais sort (divinités, sphinx...); d'autres sont destinées à impressionner, à effrayer (gorgones⁵, serpents...). Permettre de reconnaître les amis et les ennemis est évidemment une fonction vitale du bouclier, autant que la protection matérielle qu'il offre à son porteur. Cette fonction est incontestable: chez Homère déjà, le héros dans la mêlée est identifié à ses armes; mais les textes sont avares de renseignements à ce sujet. On sait pourtant que deux mille ans avant l'invention des armoiries⁶, des *épisèmes* (insignes)⁷ avaient cette fonction, tant au niveau des individus (figures parlantes de certaines familles), que des armées. A l'époque classique, les Lacédémoniens ont un Λ sur leurs boucliers, les hommes de Sicyone un Σ , les Béotiens une massue. Les Macédoniens plaçaient tantôt une gorgone, tantôt une massue, tantôt une étoile au centre de leur bouclier, comme nous l'apprend leur monnayage. Et c'est précisément le lien étroit que deux peuples ont voulu créer entre leur monnaie et la valeur symbolique de leur bouclier que notre propos voudrait mettre en évidence. Car s'il est vrai que le monnayage de la plupart des villes grecques est frappé de signes qui sont des espèces d'« armoiries », de « drapeaux »⁸ – non sans analogie parfois, comme on l'a vu, avec les *épisèmes* sur les boucliers –, et s'il est vrai que nombreuses sont les représentations monétaires de personnages armés d'un bouclier ou s'appuyant sur un bouclier, la Béotie et la Macédoine ont nettement choisi un bouclier pour

emblème, elles ont donné à la monnaie même la forme d'un bouclier.

Pourquoi auprès des Béotiens et des Macédoniens le bouclier a-t-il fait l'objet d'une vénération spéciale, au point qu'ils en fassent leur symbole? C'est une question à laquelle on va tenter de répondre. En tout cas, ce choix a donné lieu à deux monnayages peu banals⁹, que l'on peut mettre en relation avec l'histoire et la religion des nations qui les ont frappés.



Fig. 2 a-b - Statère ou didrachme de la nouvelle Confédération béotienne, IV^e siècle avant J.-C.

Béotie

La plus ancienne monnaie-bouclier est originaire de Béotie: l'avvers a la forme de celui que les archéologues ont l'habitude d'appeler le *bouclier béotien* (fig. 1)¹⁰, car, à l'époque classique, on ne le retrouve qu'en Béotie, dans la production monétaire et céramique. Les textes ne parlent pas de ce bouclier légèrement ovale, curieusement échancré en son milieu, qui est pourtant si bien attesté par les arts plastiques et appliqués. On sait par les stèles funéraires béotiennes de l'époque classique que les hoplites béotiens utilisaient un bouclier rond, comme les autres Grecs. La forme en question est donc un reliquat d'une autre époque. La plupart des savants rattachent ce bouclier à celui en forme de huit présent sur des fresques de Cnossos, sur les représentations trouvées dans les tombeaux de Mycènes, et, s'il y a filiation entre ces formes et celles de la période archaïque, postérieures de sept siècles, sur les vases du Dipylon en Attique. On a ingénieusement conjecturé que la forme de ces boucliers indiquait qu'ils étaient faits en tendant sur deux bois croisés une peau de bœuf entière. Le bouclier suivait donc la forme de la peau, en revenant en outre fortement vers l'arrière au niveau du ventre de l'animal.

La monnaie-bouclier béotienne est aussi remarquable par sa forme¹¹ que par le fait qu'elle a été frappée non par une seule cité, mais par un groupe de cités¹². Malgré leur réputation¹³, les Béotiens avaient donné vie à une confédération dont l'historien anonyme qui composa les *Hellènika* d'Oxyrrhynchos admire l'ingéniosité. S'il avait pu faire un anachronisme, il aurait dit que c'était l'œuf de Colomb: pour mettre les onze cantons qui la composaient sur un pied d'égalité, les villes les plus faibles étaient regroupées, et les villes les plus importantes, Thèbes et Orcho-

mène, ne formaient pas un canton unique, mais appartenait à plusieurs cantons. Le bouclier que nous retrouvons sur les monnaies représentait donc une institution fort respectable, qui sut imposer son hégémonie à toute la Grèce pendant une partie du IV^e siècle.

Selon toute probabilité, ce symbole faisait référence au bouclier sacré, en or, conservé dans le temple fédéral d'Athéna Itonia, près de Coronée¹⁴.

Près de deux cents ans (env. 520-338) séparent les frappes de la plus ancienne monnaie que nous présentons¹⁵ et de la plus récente (fig. 2 a-b)¹⁶. La longévité de ce symbole confédéral – toujours maintenu à l'exclusivité de tout autre depuis le début du monnayage jusqu'à la dissolution de la troisième Confédération par Philippe de Macédoine, et au-delà, parfois réutilisé encore jusqu'à l'an 27 avant J.-C. – atteste l'attachement qu'un peuple entier lui portait, malgré les aléas d'une histoire très tourmentée, faite de gloires et de bassesses, de défaites et de victoires, ponctuée de destructions terribles¹⁷.

Macédoine

L'autre monnaie-bouclier d'une importance et d'une longévité comparables à celle de Béotie que l'Antiquité grecque nous a léguée fut frappée en Macédoine pendant quelque cent trente ans, pour la première fois une quarantaine d'années après la mort d'Alexandre le Grand, jusqu'à la création par les Romains de la province de Macédoine (de 277 à 149 avant J.-C.). Aux extrémités de cette période, on trouve les deux pièces illustrées ici, qui présentent le même type d'avvers¹⁸: bouclier macédonien décoré sur le bord de sept astres à huit rais dans un croissant. On y reconnaît une forme simplifiée du célèbre «soleil de Vergina», comme on l'appelle aujourd'hui d'après l'astre placé

sur les urnes funéraires en or retrouvées à la fin des années septante dans les tombeaux royaux de Macédoine. Ce qui a souvent varié, sur les tétradrachmes macédoniens au bouclier, c'est l'épigramme à l'avvers, et le revers. L'intérêt se concentre sur la première pièce de cette série (fig. 3 a)¹⁹. Emise par



Fig. 3 a-b – Tétradrachme d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine.

Antigone II Gonatas (277-239 avant J.-C.), elle est en effet particulièrement intéressante, car elle permet de comprendre la démarche suivie lors de la création des monnaies de cette série. Pourquoi Antigone choisit-il le bouclier

comme type monétaire d'avvers, et pourquoi y place-t-il Pan comme épisème? Pan est un Dieu rarement honoré sur les monnaies, sans doute le fut-il plus fréquemment sur les armes. On attribuait en effet au dieu Pan les victoires qui paraissaient impossibles sans que l'ennemi n'ait été paralysé par une intervention surnaturelle: la *panique*, que Pan lançait, telle son *lagobolon* (bâton à attraper les lièvres) sur les ennemis de ses protégés. Le dieu Pan sauva les Grecs à Marathon, comme le raconte Hérodote²⁰. Or Antigone célèbre précisément en 277²¹ une éclatante victoire sur un ennemi qui avait la réputation d'être invincible: les Celtes, ou Galates, qui venaient de piller Delphes, le saint des saints de la Grèce. L'aide de Pan fut donc déterminante contre les Gaulois. Dès lors, on comprend le type d'avvers du tétradrachme en question: par un raccourci saisissant, à la place de la gorgone qui pétrifie l'ennemi, c'est Pan, qui le glace d'effroi, qu'Antigone fait mettre sur le bouclier macédonien victorieux.

Le revers (fig. 3 b)²² de la monnaie nous indique la provenance du bouclier, et compense la «hardiesse» de la création de l'avvers. On y voit Athéna Alkidemos (puissance du peuple, guerrière). Cette statue se trouvait à la cour de Pella, et elle était de toute évidence le palladium de la Macédoine. Elle portait – il me semble pouvoir avancer cette hypothèse sur la base de l'examen de la monnaie, qui seule nous conserve l'effigie de la statue – le bouclier que la monnaie a reproduit tant de fois, et qui était bien celui de la phalange macédonienne. Le bouclier d'Athéna a donc été le prototype sacré de l'avvers de la monnaie. Et le buste central était-il le même que sur l'avvers du tétradrachme d'Antigone? Cela a été avancé, mais ne semble guère possible. On sait que la statue existait bien avant le monnayage

spécial, créé par Antigone Gonatas à la suite de la victoire que nous avons évoquée. En outre, l'examen de la pièce – et d'autres du même type frappées par Antigone – laisse entrevoir – comme il se doit – une gorgone au centre du bouclier brandi par Athéna²³.

A la suite de la liberté qu'Antigone avait prise avec le bouclier d'Athéna Alkidemos, ses successeurs se sont permis toute une série de variations: ils ont placé en épisème à l'avvers de la monnaie-bouclier tour à tour une ancre, le monogramme de Pyrrhos, le foudre, le monogramme de Démétrios II, la massue, la tête de la gorgone, celle de Persée, l'étoile, et pour finir le buste d'Artémis Tauropolos²⁴. Cette dernière pièce, frappée sous protectorat romain, de 158 à 149, dans les quatre confédérations dans lesquelles la Macédoine avait été subdivisée, fut le chant du cygne des monnayeurs macédoniens. Il témoigne d'une fidélité à l'emblème qui avait accompagné les Macédoniens au cours de leur histoire. C'est cet emblème que la découverte de tombeaux royaux à l'ombre de l'Olympe a remis à l'honneur.

En conclusion, étant donné l'importance donnée au bouclier par les Grecs



Fig. 4 a – Tétradrachme frappé à Amphipolis, du temps où la Macédoine était protectorat romain.



Fig. 4 b

(fig. 4)²⁵, on ne s'étonnera pas de le trouver représenté sur la monnaie antique. Ce qui pourrait surprendre, c'est plutôt que seuls les Béotiens et les rois de Macédoine après Alexandre, à quelques rares et moindres exceptions près, aient placé ce symbole sur l'avant de leur monnaie. Chez les Béotiens, cet emblème jouit même d'une exclusivité quasi totale. Symbole de protection divine, de force cosmique enveloppant qui le tient, de force guerrière, le bouclier possédait pour eux, comme on l'a vu, une référence supplémentaire: il représentait leur palladium: le bouclier d'Athéna Itonia pour les Béotiens, celui d'Athéna Alkidemos pour les Macédoniens.

Matteo Campagnolo

¹ Crédit photographique: Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève; photos Bettina Jacot-Descombes.

² Voir Benitez & Barbier, *Boucliers d'Afrique, d'Asie du Sud-Est et d'Océanie du Musée Barbier-Mueller*, introduction d'Alain-Michel Boyer, Paris, 1998.

³ Homère, *Iliade*, VII, 219-272.

⁴ Le bouclier mythique d'Achille, décrit par Homère, *Iliade*, XVIII, 468-617, est un ouvrage «cosmique». Il n'a évidemment jamais existé. Mais des boucliers d'une incroyable somptuosité, parfois dédiés aux divinités dans les sanctuaires, comme on va le voir, marquaient le fossé qui séparait le héros divin et royal du commun des mortels. Un bouclier chryséléphantin d'apparat a été trouvé dans la «tombe de Philippe» à Vergina (Manolis Andronikos, *ΒΕΡΓΙΝΑ, ΟΙ ΒΑΣΙΛΙΚΟΙ ΤΑΦΟΙ*, Athènes, 1984, p. 131 ss.) Le coût de pareils boucliers devait être énorme, comparé aux boucliers courants, comme celui des armes et armures des rois et des grands seigneurs au Moyen Age et à la Renaissance. Ceci montre bien l'intérêt que portaient les Grecs au bouclier, l'«hoplon», l'arme par excellence.

⁵ Les gorgones ne se comptent pas sur les représentations de boucliers, qui évoquaient le mythe de la tête de Méduse, placée sur le bouclier agité par Athéna, dont la vue seule suffisait à pétrifier l'ennemi.

⁶ Selon Michel Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, 1997³, p. 22, dans l'Antiquité, il n'y a pas d'armoiries comme au Moyen Age: «A la différence des futures armoiries médiévales, les figures emblématiques utilisées par les guerriers grecs n'obéissent dans leur représentation à aucune règle précise. Elles ne forment aucun système. En outre, leur emploi n'est pas constant chez un même individu. Les princes et les héros littéraires semblent changer d'emblème en même temps qu'ils changent de bouclier». Mais il montre lui-même que ce propos doit être pris au sens le plus restrictif: tout simplement, contrairement à l'époque de la chevalerie, la liberté dans l'utilisation de «figures emblématiques... par les guerriers grecs» semble totale.

⁷ Hérodote, *L'enquête*, I, 171.

⁸ Ainsi, Sélinonte, dont l'étymologie vient de «céleri», décore ses monnaies d'une feuille de cette plante. Athènes place la chouette sur ses monnaies, l'oiseau de sa déesse tutélaire. D'autres villes, l'épi de blé, la tortue, le taureau... Chaque décor est un signe, en rapport avec la ville ou la région émettrice de la monnaie.

⁹ La monnaie était l'objet qui, avant les journaux et la photographie, avait la diffusion la plus générale. Grand soin était donné à l'image qu'elle véhiculait.

¹⁰ Drachme d'argent de la Confédération béotienne, frappée à Thèbes entre 520 et 500 avant J.-C. A l'avant: bouclier béotien; au revers: carré inclus partagé en huit triangles, alternativement en creux et non tracés.

¹¹ ...qui n'est pas sans rappeler les tortues aquatiques représentées en fort relief sur les statères et autres monnaies d'Egine. La monnaie d'Egine, plus ancienne que celle de Béotie, et très répandue à l'époque archaïque, aurait-elle influencé le choix iconographique des Béotiens?

¹² On attribue à Thèbes, la ville la plus importante, la frappe des pièces qui ne portent pas d'indications spéciales (comme les deux pièces que nous illustrons, voir fig. 1 et 2). Des marques d'atelier ont permis d'attribuer la frappe d'une partie du monnayage confédéral à de nombreuses autres cités.

¹³ ... de Béotiens justement, que leur avaient faite les Athéniens! Voir Henri van Effenterre, *Les Béotiens. Aux frontières de l'Athènes antique*, Paris, 1989, pour une présentation élégante de la Béotie et de sa spécificité.

¹⁴ Les textes pour l'affirmer absolument font défaut, mais cette interprétation de deux passages de Pausanias, *Tour de Grèce*, IX, 34 et I, 25/7, est soutenue par Barclay V. Head, *Historia nummorum, a Manual of Greek Numismatics*, Oxford, 1911², Ch. *Boeotia*.

¹⁵ Voir note 10 (fig. 1).

¹⁶ Le statère d'argent illustré fut frappé à Thèbes, entre 379 et 338, par la nouvelle Confédération béotienne. Il appartient donc à la dernière période des frappes béotiennes. L'avant a à peine varié, par rapport à la monnaie du VI^e siècle (fig. 1a-b). En revanche, le revers présente une amphore, la panse cannelée, surmontée d'une couronne. Dans le champ, de part et d'autre de l'amphore, on lit les lettres XA-PO (début du nom du magistrat éponyme).

¹⁷ La Béotie se trouvait aux portes de l'Attique et du Péloponnèse. Les plaines de Béotie furent le théâtre de plusieurs grandes batailles que les Grecs livrèrent contre les envahisseurs ou contre d'autres Grecs. Les villes de Béotie furent souvent détruites, malgré les tentatives de «se trouver du bon côté» (notamment durant les guerres médiques). La participation de Thèbes à la guerre du côté des Perses causa, après la défaite de ceux-ci, la dissolution de la première Confédération. Pendant une brève période, après Athènes et Sparte, Thèbes et ses alliées (3^e Confédération) surent imposer leur hégémonie au reste de la Grèce (371-362). Après la bataille de Chéronée, où Thèbes avait à la dernière minute pris le parti d'Athènes contre Philippe de Macédoine, la Ligue béotienne fut dissoute (338). Trois ans plus tard, la ville, qui s'était révoltée contre Alexandre, fut rasée au sol.

¹⁸ Malgré la différence des temps – qui devaient inspirer à leurs émetteurs des états d'âme opposés, de reconnaissance et de triomphe au début, d'attachement au symbole des gloires passées du temps du protectorat romain (158-149), en passant par des moments d'espoir et de renouveau.

¹⁹ A l'avant: bouclier macédonien portant en épigraphe une tête de Pan, imberbe, cornu, avec des oreilles de bouc, la nébride nouée autour du cou, le bâton de berger sur l'épaule.

²⁰ *L'enquête*, VI, 105.

²¹ Et plus tard encore, en faveur des armées d'Antigone Gonatas, qui lui dédia un temple à Délos, et y institua des «fêtes de Pan» en son honneur. Sur le monnayage d'Antigone Gonatas, voir Irwin L. Merker, «The silver coinage of Antigonos Gonatas and Antigonos Doson», dans *The American Numismatic Society, Museum Notes*, IX (1960), p. 39-52.

²² On y lit, sur deux colonnes: *ANTIΓΟΝΟΥ – ΒΑΣΙΛΕΩΣ* (monnaie du roi Antigone); Athéna Alkidemos, debout à gauche, drapée, casquée et portant l'égide, brandit le foudre et soulève un bouclier macédonien orné d'un épigraphe. Dans le champ à gauche, un casque macédonien désigne probablement Pella comme atelier de frappe; à droite, monogramme du magistrat monétaire.

²³ Voir Agnes Baldwin Brett, «Athena *ΑΛΚΙΑΗΜΟΣ* of Pella», dans *The American Numismatic Society, Museum Notes*, IV (1950), p. 55-72, pl. X-XII.

²⁴ Ce qui signifie «tirée par un attelage de taureaux, chasseuse ou dompteuse de taureaux, qui chevauche un taureau, fille du taureau, honorée en Tauride» (fig. 4). A l'avant, bouclier macédonien portant comme épigraphe le buste d'Artémis Tauropolos à droite, drapée et diadémée; derrière elle, l'arc et le carquois. Au revers on lit *ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ – ΠΡΩΤΗΣ* (monnaie de la première Confédération des Macédoniens, sur deux lignes). Une couronne de chêne renferme l'inscription, la massue d'Héraclès, symbole royal de Macédoine, et deux monogrammes. A gauche, hors de la couronne, un foudre.

²⁵ On se souvient aussi de la vénération dont le bouclier de Mars, l'*ancile*, était entouré à Rome...

PÈLERINAGE EN GRÈCE ANCIENNE: RÉALITÉ OU INVENTION¹

Cette étude cherche à vérifier si la religion grecque connaissait, sous une forme ou une autre, la notion de pèlerinage. De très nombreux problèmes d'ordre méthodologique sont apparus. Sans chercher à présenter ici un compte rendu de l'ensemble de la recherche, je vais uniquement traiter de la question centrale qui lui donne sens: est-il possible de parler de *pèlerinages* en Grèce ancienne? A ma grande stupéfaction, j'ai découvert que ni dans la langue épique d'un Homère ou d'un Hésiode, ni dans la langue grecque des auteurs classiques et hellénistiques on ne peut trouver de terme signifiant *pèlerinage*. Comment alors analyser un phénomène qui n'est à proprement parler nommé nulle part? Malgré l'absence d'un terme spécifique en grec, certains savants n'hésitent pas à reconnaître des pratiques de pèlerinage en Grèce ancienne. Ont-ils raison ou sont-ils victimes d'un abus d'universalisme? Comment peut-on retrouver nos concepts dans une pensée qui ne les connaît pas?² En fait, la question est à ce point ouverte que l'on peut se demander s'il est justifié de vouloir calquer une notion tout à fait moderne sur des phénomènes et des actes religieux antiques? C'est en fonction de tous ces points que l'idée m'est venue d'examiner si le fait de parler de *pèlerinage* dans le contexte de la religion grecque correspondait à une réalité ou n'était

qu'une invention. Je me propose de remonter les siècles et d'étudier l'histoire du terme *pèlerinage* afin de comprendre l'évolution du phénomène social et religieux qu'il désigne. Puis, dans une deuxième approche, j'essaierai de m'attacher au terme *pèlerin* afin de mettre en évidence la manière dont j'ai pu retrouver les signes de son apparition à travers un voyage maritime festif en direction de Délos: les Delia.

J'ai pris comme point de départ deux définitions: celle du *Petit Robert*: «Le pèlerinage est un voyage, individuel ou collectif, qu'on fait à un lieu saint pour des motifs religieux et dans un esprit de dévotion», et celle du *Petit Larousse*: «Le pèlerinage est un voyage d'un ou plusieurs fidèles d'une religion vers un lieu consacré par une manifestation divine ou par la présence d'un homme de Dieu». La consultation d'autres ouvrages de diverses époques, de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot en 1780 jusqu'aux dictionnaires actuels, fait apparaître que ce terme est le plus souvent associé à l'idée du voyage, puis plus tardivement à celle de la dévotion. Vérifions quand et comment ce terme a pu prendre cette signification. Nous découvrirons peut-être pourquoi les études comparatives en sciences et histoire des religions aiment tant parler de *pèlerinage* dans l'Antiquité.

¹ Je tiens à remercier tout spécialement Madame Maya Burger et Messieurs David Bouvier et Claude Calame de l'Université de Lausanne ainsi que Monsieur Philippe Borgeaud de l'Université de Genève pour leur soutien dans cette recherche.

² Sur cette problématique, voir les pertinentes remarques de Jean Rudhardt, «Sur la possibilité de comprendre une religion antique», *Revue européenne des sciences sociales*, XIX, (1981), p. 16.

Étymologie du mot pèlerinage

Quelle est l'étymologie du mot *pèlerinage*? Alain Rey, dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, répertorie l'apparition, vers 1050, du mot *pèlerin*, formé sur la forme *pelegrinus* du bas latin, et qui se trouve dans des inscriptions du type «HIC IACET RESTUTUS PELEGER IN PACE FIDELIS EX AFRICA VENIT UT ISTAM URBEM VIDERET».³ Quel est le sens de ce terme à son origine? La forme de *pelegrinus*, comme l'indique le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de Ernout-Meillet, est une forme dissimulée de *peregrinus* qui signifiait «qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger». Meillet explique *peregrinus* comme une forme dérivée de *peregre*, issue de la composition d'un adjectif indo-européen, **pero*, «lointain» et de *ager*, «terre, champs». D'où le sens de «terre lointaine» donné habituellement au terme *peregre*. Qu'en est-il alors du latin classique? L'*Oxford Latin Dictionary* répertorie trois formes utilisant cette racine: le verbe *peregrinari*, «aller ou voyager à l'étranger, voyager», le substantif *peregrinus*, «un étranger ou un voyageur» et l'adjectif *peregrinus*, «d'origine étrangère, étranger». Deux exemples de l'emploi de ces termes permettent de préciser cette définition:

- le premier de Cicéron, dans le *De Oratore* «... ne in nostra patria peregrini atque advenae esse videamur».⁴

- le second du II^e siècle de notre ère; Florus, historien sous Hadrien, dans l'*Épitome*, emploie le verbe *peregrinari*:

«In extremis finibus mundi arma Romana peregrinabantur.»⁵

Le concept du voyage, associé au mot *pèlerin-pèlerinage* dans les dictionnaires dès le XVIII^e siècle, remonte donc au sens du mot latin *peregrinus*, d'où sont issus les termes français.

Peregrinus, sous l'inspiration chrétienne, s'est ensuite rattaché à différents types d'exil, comme ceux du peuple de l'Exode, des justes et des prophètes errant dans le désert. Ces modèles s'appliquent à la marche d'exil du moine quittant son pays, sur les traces du Christ et des saints, et cela sur le modèle de saint Jérôme qui emmena un bon nombre de pèlerins en Terre sainte. C'est surtout entre le IX^e et le XI^e siècles que *peregrinus* commence à désigner un voyageur qui se dirige vers un sanctuaire.

Le mot de *pèlerinage* dérive donc du mot *pèlerin*. Vers 1131, il désigne d'abord le voyage fait dans un but religieux et dans un esprit de dévotion vers un lieu saint. Puis vers 1210, il s'applique à la croisade, considérée comme une marche vers la Jérusalem céleste. Par métonymie, vers 1718, il sert à désigner le lieu où l'on se rend par dévotion, puis, par analogie, un voyage fait en un lieu pour rendre hommage ou pour se recueillir.⁶

Sur la base de cette étude linguistique, je peux proposer l'hypothèse suivante: le phénomène du pèlerinage a existé bien avant que la langue ne trouve un terme pour en parler et pour le décrire.

³ CIL, V, 1703: «Ici gît en paix Restutus, un PELEGER, un fidèle qui était venu d'Afrique pour voir cette ville.»

⁴ Cicéron, *De l'orateur*, I, 249: «... pour ne pas paraître des voyageurs ou des étrangers dans notre pays.»

⁵ Florus, *Épitome bellorum omnium annorum DCC*, II, XII, (IV, 1), 1: «Les armées romaines sillonnaient les extrémités du monde.»

⁶ Alain Rey, s.v. «Pèlerinage», *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert, 1998.

En effet, ce n'est qu'au Moyen Âge qu'on élargit le sens de voyage pour le lier au sacré. Or, n'y a-t-il jamais eu avant, que ce soit dans le christianisme ancien, dans la religion romaine, grecque ou égyptienne, des phénomènes qui se rattachent à la notion de pèlerinage? Question essentielle qui a fait naître de nombreuses discussions entre anthropologues, sociologues ou historiens des religions. Mais jusqu'où peut-on, méthodologiquement parlant, mener des études comparatives et analogiques? Louise Bruit Zaidman et Pauline Schmitt Pantel, dans *La religion grecque*, ont su mettre en évidence les problèmes soulevés lorsqu'on s'approche de la religion grecque: «L'étude de la religion grecque nécessite un préalable: accepter un dépaysement et la mise en cause de catégories intellectuelles qui nous sont aujourd'hui familières. La société grecque est radicalement différente de la nôtre et les concepts qui nous servent à décrire les phénomènes religieux contemporains ne sont pas forcément adaptés à l'analyse de ce qu'était pour les Grecs le divin.»⁷

Il est bon de rappeler qu'aucun mot spécifique désignant le pèlerinage n'existe en grec, comme nous l'avons mentionné, mais également que le christianisme ancien ignore l'usage de ce terme. En effet, le *Dictionnaire encyclopédique du Christianisme ancien* atteste que le premier pèlerin chrétien que nous connaissions est l'évêque capadocien Alexandre. Au cours des premières années du III^e siècle, «il entreprit le voyage – il faut retenir ici l'emploi du mot grec *poreia* pour exprimer l'idée du voyage – de Jérusalem pour

prier et en visiter les lieux».⁸ Cette citation d'Eusèbe, évêque de Césarée de la fin du III^e siècle au milieu du IV^e siècle, propose une piste de réflexion au chercheur en méthodologie des sciences et histoire des religions qui espère éclairer la problématique liée au pèlerinage. Le pèlerinage d'Alexandre a lieu dans une terre lointaine, Jérusalem, par rapport au centre religieux du monde occidental, à savoir Rome. Cela fait directement écho à l'origine étymologique du mot *pèlerinage*; pour «pèleriner» il faut voyager, se déplacer dans une terre lointaine. Pourtant cette constatation ne s'adapte pas directement à la Grèce ancienne, car la Grèce forme une unité politico-religieuse, centrée sur le bassin égéen. La notion de pèlerinage semble plus fortement ancrée dans les traditions judéo-chrétienne et musulmane.

Le pèlerinage dans la religion grecque

Qu'en est-il de la religion grecque, par quels termes les auteurs qualifiaient-ils ce que nous pourrions aujourd'hui rattacher au phénomène du pèlerinage? C'est un vocabulaire très commun qui apparaît lorsqu'on parle des voyages de foules dans un but religieux. Thucydide, dans *La Guerre du Péloponnèse*, fournit un important témoignage: «Relativement aux sanctuaires communs, on pourra à son gré y offrir des sacrifices, y consulter les oracles et y envoyer des délégations selon les traditions en usage; et l'on pourra y aller, aussi bien par terre ou par mer, en toute liberté».⁹ Cette source permet de mettre en évidence les quatre termes qui sont associés en grec ancien à un comportement de pèlerin: *thuein*, «offrir un sacrifice aux dieux»; *mantuesthai* «rendre des oracles»; *theôrein*,

⁷ Louise Bruit Zaidman & Pauline Schmitt Pantel, *La religion grecque*, Paris, Armand Colin, 1989, p. 5.

⁸ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, VI, 11, 2.

⁹ Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, V, 2.

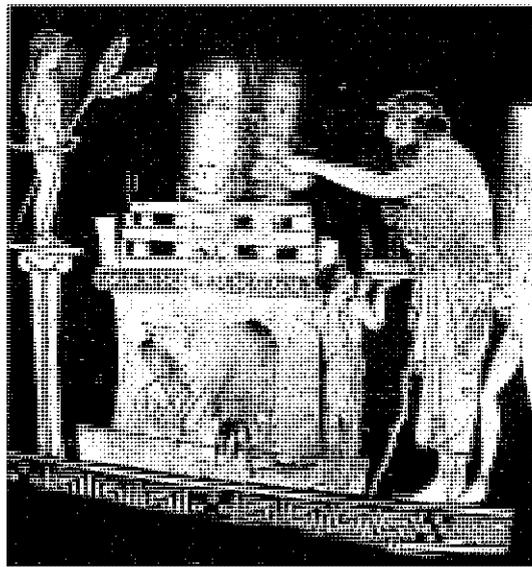
«assister comme spectateur aux jeux, aller comme député dans un Etat pour assister à des jeux», et le plus banal *ienai*, «aller». A nouveau, c'est l'idée de déplacement et de voyage qui ressort du vocabulaire employé. Cependant, le mot *theôrein* mérite une attention particulière, car à mon avis le mot *théore* qui en découle pourrait être le mot *pèlerin* de la religion grecque. Freddy Raphaël et Gérard Siebert, dans leur ouvrage *Les Pèlerinages de l'antiquité biblique et classique à l'Occident médiéval*, émettent aussi cette hypothèse et formulent deux définitions du mot *théore*: «Ambassadeur sacré qui se rend à l'étranger pour annoncer de cité en cité soit une fête nouvellement créée, soit le retour d'une fête traditionnelle qu'il fallait rappeler au public malgré sa périodicité, en raison des fluctuations et de la complication des calendriers des cités grecques», mais encore «membre d'une théorie, c'est-à-dire délégué d'une cité pour représenter celle-ci à une fête religieuse dans un grand sanctuaire et dans l'accomplissement de certains rites»¹⁰. A nouveau, il faut prendre quelques précautions, car *theôros* se rattache à la racine *thea-*, «spectacle», et prend le sens initial de «qui observe la volonté du dieu». C'est d'ailleurs l'explication donnée par Pierre Chantraine dans son *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*.

Les Delia

La religion grecque a connu des actes religieux que les historiens des religions se sont empressés d'analyser comme étant des pèlerinages. La légende d'Apollon si bien connue par Callimaque révèle que Délos pourrait être considérée comme le lieu de pèle-

rinage par excellence des temps antiques. En effet, l'hymne homérique à Apollon chante: «Délos, si tu voulais être la demeure de mon fils, Phoibos Apollon, et l'y laisser fonder un temple prospère? [...] le monde entier se rassemblera ici pour mener des hécatombes à tes autels».¹¹ C'est ainsi que très tôt dans la littérature grecque se dévoilent les premières traces des origines des Delia.

Qu'en est-il de la recherche sur les Delia? Nous savons qu'il s'agit de la fête pentétérique en l'honneur d'Apollon qu'accomplissaient les Ioniens, venus de Grèce ou d'ailleurs sur l'île de Délos. On aurait pu s'attendre alors à l'émergence d'une quantité de sources épigraphiques ou littéraires. Malgré l'importance que semble avoir cette fête, la recherche se trouve pour l'instant devant une impasse. Cependant, les quelques auteurs antiques qui traitent des Delia permettent de reconstituer ce qu'a dû être cette fête.



Cratère attique à figures rouges: sacrifice à Apollon.

¹⁰ Freddy Raphaël & Gérard Siebert, *Les Pèlerinages de l'antiquité biblique et classique à l'Occident médiéval*, Paris, Paul Geuthner, 1973, pp. 33-53.

¹¹ *Hymne homérique à Apollon*, 51-52 et 56-57.

Ce sont exclusivement les Athéniens qui en sont les fondateurs et les administrateurs. Pour se rendre à Délos, Athènes recrutait les meilleurs chœurs de la cité ainsi que des théores chargés de représenter la ville auprès d'Apollon. Les victimes pour les sacrifices au dieu étaient achetées à Athènes même. Pour transporter pèlerins et victimes, on utilisait un navire spécialement affecté au service de la théorie athénienne pour la circonstance. C'était un navire de trente rameurs, toujours tenu en bon état et considéré comme celui que Thésée avait utilisé lorsqu'il était parti libérer la Grèce de la menace du Minotaure crétois. Il avait promis de vouer à Apollon des fêtes, s'il revenait vainqueur.¹² Pour partir, le chef de la théorie attendait le signal favorable des dieux qu'un devin observait depuis le temple d'Apollon Delien (le Delion) à Marathon. Dès lors, la fête commençait déjà pendant le voyage à Délos. Il durait quatre jours au cours desquels on chantait en hommage à Apollon. La fête devait avoir lieu le 6 ou 7 Thargélion, date de naissance d'Apollon, et durait deux jours. Aussitôt débarqué, on se rendait au temple en procession. Les théores et les chœurs revêtaient leurs habits de fête. Ils faisaient le tour des lieux saints. Puis on immolait une hécatombe (cent bœufs). Ensuite on faisait place à des concours gymniques, hippiques et musicaux et à des banquets organisés par les habitants de Délos qui devaient veiller aux besoins des pèlerins.¹³ Certes, une grande quantité d'offrandes devait être faite.¹⁴ Mentionnons simplement l'offrande de la couronne d'or au nom du peuple athénien et la consécration d'une phiale (coupe plate sans anse servant aux libations) par chaque théorie qui commémorait son passage. Les Delia suivirent les aléas de la politique d'Athènes. Au début, elles connurent

beaucoup de splendeur, puis, avec la venue des guerres, beaucoup moins. Voilà un très bref résumé, mais qui montre à quel point cette fête obéit à un rituel: point d'ancrage des réflexions des historiens de science des religions. Mais peut-on vraiment affirmer que les Delia sont un pèlerinage? N'est-ce pas réduire le pèlerinage à un rituel?

Conclusion

En conclusion, on peut affirmer que la religion grecque connaît des formes de pèlerinage, mais cette affirmation nécessite des précautions et un examen minutieux des sources à notre disposition. En vue de quoi, sur quels critères doit-on l'analyser? Peut-on répondre à la question «pèlerinage et Grèce ancienne: réalité ou invention»?

Pour pouvoir y répondre, je propose de m'attarder encore un instant sur le fait que l'étude du pèlerinage a connu un grand essor ces dernières années en raison de la multiplicité croissante des pèlerinages aux quatre coins du monde. Aujourd'hui, le pèlerinage, si l'on reprend la définition d'Alan Morinis, est considéré comme «un voyage entrepris par une personne en quête d'une place ou d'un état qu'il ou elle croit personnifier un idéal de valeur»¹⁵. Ainsi, parler de pèlerinage en Grèce ancienne revient à osciller entre réalité et invention. Des éléments de voyage vers un lieu sacré existent, mais il nous manque le témoignage des sentiments éprouvés par les pèlerins: devoir religieux ou recherche mystique, nous ne le saurons jamais. La mise en parallèle

¹² Callimaque, *Hymne à Délos*, 300-326.

¹³ Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, III, 104.

¹⁴ CIA, II, 81; CIA, IG, XI/2, 161, B, 76.

¹⁵ Alan Morinis, *Sacred Journeys: the Anthropology of Pilgrimage*, Westport, Greenwood Press, 1992, p. 4.

de disciplines comme l'anthropologie, la sociologie ou les sciences et histoire des religions a amené une vision de l'Antiquité calquée sur notre perception du religieux. Les chercheurs ont forcé l'interprétation, voire inventé des pèlerinages dans l'Antiquité, en voulant essayer de retracer un historique du phénomène et surtout de trouver une origine et un aboutissement à ce que l'on peut observer aujourd'hui

dans nos religions monothéistes. La grande difficulté est de savoir quelle définition on retient et sous quel angle on approche le pèlerinage: soit c'est un mot qui évolue, soit c'est une pratique qui se crée et à laquelle on donne un nom postérieurement, et cela des siècles après son apparition.

Caroline Vuadens

MUSEE OLYMPIQUE LAUSANNE

Le plus grand centre d'information du monde sur le Mouvement olympique et ses idéaux.

C'est ICI QUE vous recevrez, gratuite si vous y êtes, tous les renseignements indispensables des Jeux Olympiques.

Expositions permanentes et temporaires, auditorium, vidéothèque, restaurant, boutique. Sans oublier la vue imprenable sur les Alpes et le lac Léman.

Une visite à ne pas manquer!

Quai Frolay 1
CH - 1001 Lausanne, Suisse
Tél. 41 21 601 00 00

Horaires d'ouverture:
du mardi au dimanche de 10h à 18h
du lundi de 10h à 17h
du mardi au dimanche de 10h à 18h

Coordonnées: Michel Gysin, Directeur
et Patrick de la Sablonnière

ICI, les Jeux ne s'arrêtent jamais!

LES PLAISIRS ET LA MORT

Recherches sur un groupe de statuettes ailées

Parmi les nombreuses terres cuites que l'Antiquité nous a livrées, il existe de nombreuses figurines représentant des bambins ailés communément appelés *Erotos*. Leur production débute dès la fin du IV^e siècle avant J.-C. et connaît une grande vogue durant toute la période hellénistique, puis romaine, touchant presque tous les domaines de l'art. Le groupe de terres cuites que nous présentons a été trouvé à Erétrie dans une tombe macédonienne. Ces pièces se distinguent des nombreux exemples de ces *Erotos* hellénistiques par leur aspect enfantin et par l'importance de leur groupe.

Ces vingt-huit figurines sont actuellement conservées au Museum of Fine Arts à Boston. Elles mesurent environ dix centimètres, et se présentent comme des garçonnetts potelés et ailés, partiellement nus, vêtus soit d'un petit manteau soit d'une écharpe. Les positions très diverses qu'ils adoptent donnent une impression d'animation et de gaieté, accentuée par les objets qu'ils portent, liés au divertissement ou à la toilette féminine. Ces statuettes étaient vraisemblablement pendues au plafond de la tombe à chambre car plusieurs portent encore un trou permettant le passage d'un lien.

Nous vous en présentons trois exemples, parmi les mieux conservés, puis nous proposerons une hypothèse d'interprétation. Le premier Eros (fig. 1) tient un miroir à boîtier typiquement hellénistique. Ce miroir, traditionnellement rattaché au monde féminin, est fréquent dans les mains d'Eros. De nombreuses représentations le montrent tenant un miroir aussi bien sur des vases de l'époque classique qu'hellénistique, principalement dans des scènes de gynécée. Rien

de surprenant donc dans le choix de cet accessoire, bien que les *Erotos* précédents soient présentés comme de beaux adolescents plutôt que comme des bambins potelés. D'autres objets, relevant de cet univers érotico-féminin, sont portés par les figurines ailées d'Erétrie: coffret à bijoux, miroir à manche, alabastré, guirlande ou couronne.

Toutefois, parmi l'ensemble des figurines, l'univers musical est aussi repré-



Fig. 1 – Figure ailée tenant un miroir à boîtier, Museum of Fine Arts, Boston, N°97.313.

senté: aulos, tympanon, cymbales et cithare. Sans être incompatibles avec le monde féminin, ces instruments évoquent un univers de plaisir largement ouvert à l'ensemble de la société.

Le second Eroses (fig. 2) brandit une cithare, instrument à cordes destiné généralement à des musiciens professionnels et qui, contrairement à la lyre

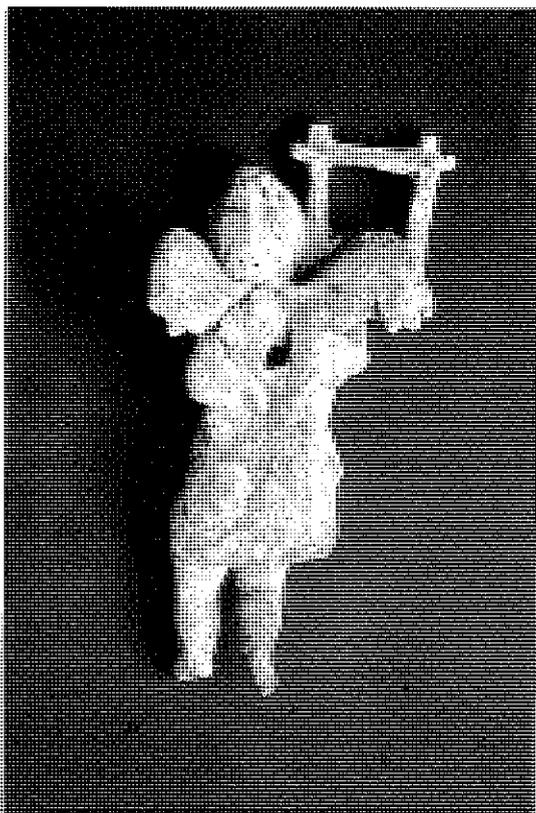


Fig. 2 – Figure ailée avec une cithare, *Museum of Fine Arts, Boston, N° 97.300.*

plus facile d'accès, n'est jamais présentée dans les mains des Eroses éphèbes de l'époque classique, ni dans les textes, ni sur les images. Elle est en revanche relativement courante pour les *Eroses* hellénistiques. De même, les instruments à percussion ne figurent pas parmi les attributs traditionnels des *Eroses* éphèbes, mais accompagnent fréquemment des figurines semblables à celles trouvées à Erétrie.

Pour le dernier exemple que nous présentons, l'univers féminin n'est plus du tout sous-jacent, c'est Dionysos, dieu du théâtre et du vin, qui est évoqué. Le bambin (fig. 3) porte un masque de comédie, allusion aux plaisirs du

théâtre comique. Il s'associe tout naturellement à un autre bambin qui porte une amphore.

Avons-nous affaire à des représentations d'un Eros rajeuni et multiplié, ou sommes-nous plutôt en présence d'un être divin différent, qui emprunte ou partage certaines des caractéristiques d'Eros mais qui ne peut se fondre avec lui?

Les ailes et les objets tenus par ces figurines en terre cuite ont traditionnellement conduit à les interpréter comme les descendants de l'Eros éphèbe classique, même si leur physionomie est fort différente. Pourtant, les objets qu'ils portent ne sont pas tous des attributs spécifiques d'Eros, mais s'inscrivent plutôt dans une optique plus générale de divertissements et de plaisirs. Quant aux ailes, elles ne sont pas l'apanage d'Eros, surtout à l'époque hellénistique où apparaissent de nombreux êtres ailés souvent mal définis et dont l'apparence rappelle celle du dieu de l'amour. Le rajeunissement et la multiplication de ces pseudo-*Eroses* sont difficiles à interpréter: Eros a certes toujours été le plus jeune des dieux, mais son passage de l'état d'adolescent à celui de bambin, de même que sa présentation en groupe, reste un mystère sur lequel les textes anciens sont muets. S'agit-il d'une évolution iconographique ou de la création d'une nouvelle divinité empruntant partiellement l'aspect d'Eros?

Ces petits êtres surnaturels, plutôt personifications de forces symboliques que véritables divinités, ont une apparence proche de celle d'Eros. Cette ambiguïté ainsi que les attributs liés aux plaisirs érotiques communs aux deux représentations, celle de l'enfant et celle de l'éphèbe, ont provoqué une interprétation générique de ces êtres ailés. L'éphèbe et le «putto» apparaissent parallèlement et sont appelés *Eroses*. Pourtant, les petits s'émanci-



Fig. 3 – Figure ailée portant un masque, Museum of Fine Arts, Boston, N° 97.304.

peut peu à peu et leur fonction s'élargit. Ils se présentent avec des objets variés qui complètent leur sphère d'action, toujours liée au plaisir, mais à des plaisirs divers et multiples.

Cet élargissement de leur champ d'activité s'accompagne dans le cas présent d'un phénomène nouveau: l'apparition de ces figurines dans le domaine funéraire. Les exemples d'Erétrie, bambins ailés, sont uniques à ce jour dans le contexte des découvertes connues. Nous ne connaissons pas le système de suspension ni la disposition exacte des figurines dans le tombeau, mais le contexte archéologique, même mal connu, reste primordial pour proposer une interprétation. Aucun texte ne fait mention d'un éventuel rôle funéraire d'Eros, qui n'a sa place ni parmi les dieux infernaux, ni dans les rituels mystérieux. S'il s'agit d'*Erotes*, leur présence au côté des défunts pose donc problème, car même

si l'on admet qu'Eros peut avoir une fonction d'intermédiaire entre les dieux et les hommes et que cela lui confère une mission de dieu psychopompe, cela ne peut être le cas de nos figurines. Leur fonction est avant tout de présenter un objet afin de renvoyer à une idée plutôt que de servir de guide vers l'au-delà.

Nous n'avons donc pas affaire à Eros, mais plus vraisemblablement à ce qu'on pourrait appeler des génies ou *daimones*, représentations figurées d'une force divine, ou encore à des *psychai*, des âmes des morts. Dans les deux cas, les objets présentés au spectateur font allusion à un bonheur idéal, rempli de divertissements et de plaisirs liés à la musique, au théâtre ou aux soins du corps. Ils peuvent très bien correspondre à l'image que les anciens se faisaient de l'Île des Bienheureux. Les ailes de ces figurines renvoient à l'idée d'une appartenance à un monde surnaturel.

Notre groupe s'inscrit donc vraisemblablement dans une perspective eschatologique relative à l'espoir d'un au-delà bienheureux. La position aérienne probable dans le contexte de la tombe renforce cette conception de représentations «paradisiques». Qu'il s'agisse de *psychai*, âmes des morts, ou de *daimones*, intermédiaires entre les hommes et les dieux, nos bambins, symboles de l'espérance d'une vie éternelle, témoignent du statut privilégié qui attend les défunts. Entourer le mort de symboles rattachés à son passé, remplir sa vie future d'objets plaisants qu'il a appréciés de son vivant, c'est assurer une sorte de présence auprès du mort: nos figurines, allégories de la vie bienheureuse, révèlent une image nouvelle de la conception hellénistique de l'au-delà.

Caroline Huguenot

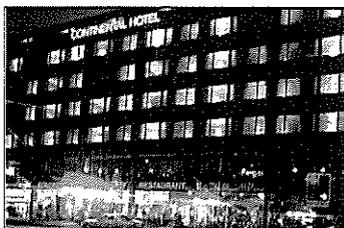
Prix Sympas

MIGROS
VOUS Y GAGNEZ TOUJOURS



CONTINENTAL
HÔTEL ****
LAUSANNE

2, place de la Gare
CH - 1001 LAUSANNE
Tél. 021/320 15 51 Fax 021/323 76 79
e-mail: reservation@hotelcontinental.ch



Votre adresse face à la gare
Connections internationales de trains directs pour Milan,
Genève-Aéroport, Paris, etc.

Transports publics devant l'hôtel pour sites touristiques lausannois:
Musée olympique, cité historique, lac.

120 chambres tout confort avec minibar,
téléphone ligne directe, TV couleurs et vidéo.

Restaurant Olympia

avec cuisine méditerranéenne et locale.

Bar de jour et terrasse.

3 salons

à disposition pour vos séminaires et banquets.

Party-Service

organisé de A-Z à votre domicile.

Discothèque «La Griffes»

Entrée gratuite pour tous les clients de l'hôtel.

ARCHEOLOGUS REX

Rapport de fouilles sur une espèce... mise en case!

Où le lecteur, explorant le «Comics Park» (les bandes dessinées, s'entend!), y découvre une espèce mise en case, que l'on surnommara «Archeologus Rex»... Cette espèce ressemble-t-elle aux archéologues de chair – dits «sapiens»? Comment travaille-t-elle? Que découvre-t-elle? Et à quelles sources puisent ses créateurs? Vous le saurez en lisant notre rapport de fouilles, qui se limite, comme il se doit, à l'ère classique!...

LA CRÉATURE

Or donc, fouiller dans les couches classiques du Comics Park et tomber sur un Archeologus Rex, c'est se réserver bien des surprises...

Certes, à dégager à grands coups de pioche et de pelle l'archéologue enfoui dans les strates de la bande dessinée, l'on pourrait se contenter de noter dans le registre des fouilles: «L'archéologue mâle a généralement un couvre-chef, des lunettes et un système pileux développé. Il fouille à coups de pistolet plutôt qu'à coups de truelle. Il préfère les soucoupes volantes aux soucoupes en terre cuite, l'orichalque des Atlantes à la collection complète du *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*.

L'archéologue femelle est une espèce affriolante dotée d'appendices mammaires protubérants. Est de préférence la nièce ou l'assistante de l'archéologue mâle. En bref : sois pelle et tais-toi!»

Grossier raccourci, en vérité! Car à en préciser les contours au pinceau et à la brosse à dents, l'on s'aperçoit qu'Archeologus Rex suit une évolution quelque peu parallèle à celle de son cousin dit «sapiens»...

Le «saventurier»

Ses lunettes, sa barbiche ou son parapluie lui donnent un air d'opérette? Un mythe suffit à motiver sa quête? Il traque l'or ou les cités perdues, et néglige les tessons? Il ne songe qu'à pourvoir les musées de ses plus belles moissons?

Voilà qui rappelle notre archéologue «sapiens» à l'aube de son évolution! Voyez plutôt l'égyptologue français Gaston Maspero (fig. 1): ne tient-il pas, sous le soleil de Deir el-Médineh, le même parapluie que l'archéologue croqué par Segura (fig. 2)?!



Fig. 1 – Guillemette Andreu, «L'Égyptologie, une science en partage», A la découverte de l'Égypte, hors série de L'Œil, N° 4, 1998, p. 40.



Fig. 2 – Ortiz et Segura, Morgan, «Petits nègres et négriers», 1993, p. 41.

¹ Ortiz et Segura, Morgan, «Petits nègres et négriers», 1993, p. 41.

Schliemann rase toutes les couches qui recouvraient ce qu'il croyait être la Troie d'Homère, le trésor de Priam et les bijoux de la belle Hélène - à l'égal de Picsou, qui fera... exploser un tumulus, avide de palper le trésor de Crésus!² Et lord Waltham (fig. 3) n'est pas sans évoquer lord Elgin, que Byron traita de spoliateur pour avoir dépouillé les marbres du Parthénon - fournissant le même British Museum que son collègue de papier³...



Fig. 3 – Dan Barry, *Flash Gordon*, «Flash Gordon au royaume du passé», 1962, couverture.

Car c'est bien cela, l'archéologue à ses débuts: un pourvoyeur d'antiquités, un professeur excentrique, un chasseur de trésors obstiné. En un mot, qui lui convient mieux qu'à Bertrand Piccard, notre médiatique aérostatier: un «saventurier»!

Evolution de l'espèce

... Un passé que l'archéologue parvenu au faite de son évolution n'apprécie

pas toujours de voir exhumer au gré des besoins de ceux qui le mettent en case... Mais qu'il se rassure, Archeologus Rex évolue:



Fig. 4 – Bardet et Klimos, *Le parfum des cèdres*, «Le sang d'Adonis», 1997, p. 15.

La femelle s'émancipe (fig. 4). Brillante, elle identifie d'un premier coup d'œil les caractéristiques proto-égyptiennes et proto-crétoises d'un kouros atlante. Et rien ne saurait plus l'exciter que la vue d'un cintre architectonique antérieur à la Grèce!⁴ Quant au mâle, l'archéologie n'est plus toujours sa seule maîtresse. Le professeur au charme mûr succède au vieux bouc célibataire (fig. 5). Et son écran d'ordinateur s'allume sur une pin-up qui lui susurre en guise de bienvenue: «Hello, Martin, tu es particulièrement sexy aujourd'hui...»⁵

Docteur ès détritrus

Le saventurier fait place au chasseur de déchets: «Archéologue, moi? Terrassier,

² Don Rosa, *Onkel Dagobert*, «Die Botschaft der Säulen», 1998, p. 22.

³ Dan Barry, *Flash Gordon*, «Flash Gordon au royaume du passé», 1962, p. 11.

⁴ Dominique Hé, *Marc Mathieu*, «Le faucon de Mû», 2, 1981, p. 27 et 30.

⁵ A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «Les hommes en noir», 1993, p. 49.



Fig. 5 – A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «*La vengeance de Râ*», 1993, p. 31.

oui!», lit-on désormais dans le blanc des phylactères. Quant à l'archéologue du futur, il est spécialisé dans la science... du détritisme! Il n'a pas son pareil «pour dénicher une molécule oubliée, un petit virus momifié, une perle de salive gelée», et traque la boîte de conserve ou le fragment de plastique, sachant, à partir de ce «bout de rien», faire revivre le passé⁶...



Fig. 6 – Greg, *Achille Talon*.

«Vous savez, l'archéologie est un travail de sédentaire», précise-t-on⁷. Et un archéologue grec ne manque pas

d'ajouter: «Voir les objets sur le site, c'est indispensable pour moi!»⁸ Aussi est-il un prédateur contre lequel Archeologus Rex doit lutter – et c'est le collectionneur. Car ce dernier, soustrayant à leur contexte les objets, les rend définitivement muets. Il a beau évoquer pour

sa défense les musées «qui se sont enrichis des pillages et des razzias des conquérants»⁹, il ne mérite qu'une seule réponse: «Ce qui appartient à l'Histoire appartient à tout le monde!»¹⁰ L'archéologue, lui, identifie (non, le pugiliste que vous voyez en figure 2 ne représente pas le célèbre athlète Milon de Crotoné!), situe chronologiquement («navré de vous contredire, cher confrère, mais ceci date très certainement du minoen III»¹¹), quadrille le terrain «où chaque carré est fouillé minutieusement»¹², dresse des inventaires dans les caves poussiéreuses du... British Museum – tel le professeur Featherdust!¹³, ou lutte contre les saventuriers (en l'occurrence contre Picsou, que Walt Disney présente comme un nouveau Schliemann)... Et c'est bien cela, l'archéologue d'aujourd'hui: un gardien du patrimoine, un scientifique en quête d'informations, un docteur ès détritisme, voire... une femme!

Décidément, Archeologus Rex a quelques points communs avec son cousin dit «sapiens»...

⁶ Didier Convard et Christian Gine, «Les carnets de Neige», 1995, p. 8 et 21.

⁷ Bardet et Klimos, *Le parfum des cèdres*, «Le sang d'Adonis», 1997, p. 15.

⁸ Dominique Sérafini, *Cousteau*, «La vague de feu», 1988, p. 25 et 20.

⁹ Christian Vanderhaeghe et Pascal J. Zanon, *Harry Dickson*, «Le royaume introuvable», 1994, p. 25.

¹⁰ Yvan Pommaux, *Marion Duval*, «Attaque à Ithaque», 1985, p. 25.

¹¹ Dominique Hé, *Marc Mathieu*, «L'empreinte du Minotaure», 1983, p. 52.

¹² Dominique Sérafini, *Cousteau*, «Le trésor de Pergame», 1988, p. 31.

¹³ Don Rosa, *Onkel Dagobert*, «Die Botschaft der Säulen», 1998, p. 9.

LES CRÉATEURS

Après avoir étudié la créature, sa genèse et son évolution, il est temps de nous pencher sur ses créateurs...

Quels fruits du passé classique lui font-ils cueillir? Leur Verbe (comprenez: leur scénario) puise-t-il toujours aux sources d'un esprit sain? Et leur iconographie est-elle bien... catholique?!

Ci-gît Alexandre le Grand

Il est un tombeau qui nourrit les fantasmes de l'archéologie classique, et c'est celui d'Alexandre le Grand...

Encastré dans un cirque rocheux et coiffé d'une pyramide, le voilà forcé par la griffe profanatrice d'une criminelle, archéologue à ses heures. Le squelette du conquérant grec y trône, portant casque et cuirasse (fig. 7)...

Où est le vrai, où est le faux, dans ces vingt-trois siècles d'enquête menés à leur terme par le détective Harry Dickson?¹⁴ Les premiers archéologues à traquer le

fameux sépulcre, guidés par le texte du géographe grec Strabon, crurent le localiser sous la mosquée Nabi Daniel, à Alexandrie. Mais les fouilles dirigées par Evaristo Breccia durant l'entre-deux-guerres, peu concluantes, infirmèrent du même coup le témoignage d'Ambroise Schilizzi, drogman du consulat de Russie, qui prétendait avoir aperçu, dans les souterrains de la mosquée, un corps humain dont la tête était surmontée d'un diadème, et qui paraissait à demi ployé sur une sorte d'élévation ou de trône...

De fait, c'est au cœur de ces mêmes souterrains qu'est découvert, dans notre bande dessinée, l'ultime vestige du mausolée désormais abandonné: à savoir un astrolabe, qui doit conduire, loin des convoitises humaines, à la sépulture secrète!

La pyramide qui couronne la nouvelle demeure funéraire, sise au nord-est du Tchad, à la frontière de la Libye et du Soudan? Lucain, le poète latin, en parle, décrivant le tombeau du Macédonien!



Fig. 7 - Christian Vanderhaeghe et Pascal J. Zanon, Harry Dickson, «Le royaume introuvable», 1994, p. 45.

Casque et cuirasse sont inspirés par les bas-reliefs du sarcophage dit «d'Alexandre», découvert dans la nécropole de Sidon (IV^e siècle avant J.-C.).

Quant au glaive, c'est la réplique exacte de celui qui orne la tombe macédonienne de Lyson et Calliclès, dans la région de Leucadia (vers 250 avant J.-C.)!

¹⁴ Christian Vanderhaeghe et Pascal J. Zanon, Harry Dickson, «Le royaume introuvable», 1994.

Sachez cependant qu'au I^{er} siècle de notre ère, l'empereur Caligula, dans sa folle vanité, se serait approprié la cuirasse du conquérant, et que Cléopâtre, à en croire l'historien Flavius Josèphe, pillait ses trésors pour pallier une crise financière...

Oh dis! C'est d'Ulysse...

Ah, les légendes! Prouver qu'elles n'en sont pas! C'est le désir de bien des créateurs...

Ainsi donc, que les inconditionnels d'Ulysse pavoisent: leur héros n'a rien de virtuel, deux archéologues en herbe ont trouvé son tombeau (fig. 8)!¹⁵

Ils pourront enfin connaître le vrai visage du roi d'Ithaque, moulé par son masque funéraire (qui ressemble à s'y méprendre à celui «d'Agamemnon», découvert – et baptisé par Schliemann!), et apprécier la largeur de son biceps en mesurant l'anneau destiné à le ceindre – calqué sur un bracelet mycénien de... 9,3 cm de diamètre! («Ulysse devait avoir des biceps im-



Fig. 8 – Yvan Pommaux, Marion Duval, «Attaque à Ithaque», 1985, p. 33.

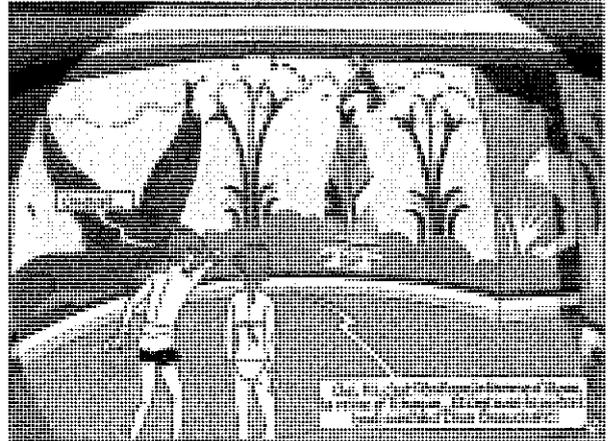


Fig. 9 – Yvan Pommaux, op. cit., p. 31.

Le dessinateur a utilisé la technique du «copier-coller»! Sa base de données? La peinture murale du palais de Pylos pour la chimère et le lion, les fleurs de Théra, et une dame au coffret telle qu'on peut en voir sur les fresques de Tyrinthe...

pressionnants!» lit-on pourtant au détour d'un phylactère!). Voici le casque en dents de sanglier que lui offrit Mérion (Homère, *Iliade*, X, 260-271), et la figure de proue léonine qui ornait son bateau (inspirée d'un rhyton mycénien du XVI^e siècle avant J.-C.)...

Hélas! Vision fugitive (fig. 9), l'image de son épouse Pénélope s'estompe – à peine l'air et la lumière l'effleurent-ils... (scène typiquement fellinienne, inspirée de *Roma*, où la fresque qui barre le tunnel percé pour le métro s'efface sous l'œil effaré des archéologues!¹⁶).

Delirium atlantimens

Homère grise? Platon saoule! Car son Atlantide fait tourner la tête bien plus que *l'Odyssee*. A trop y goûter, d'aucuns voient d'ailleurs partout des Atlantes...

Où donc? En Egypte, pardi! (puisque c'est d'Egypte qu'est parti le mythe). Dans l'océan Atlantique, bien sûr! (vu

¹⁵ Yvan Pommaux, Marion Duval, «Attaque à Ithaque», 1985.

¹⁶ Merci à Michel Fuchs et Yves Dubois - fresquomanes et amateurs de Fellini – qui m'ont fait découvrir ce film-là!

que Platon reléguait l'Atlantide au-delà des colonnes d'Hercule – à savoir le détroit de Gibraltar). Et plus précisément au large des Açores (où furent découverts les fameux «murs de pierres» sous-marins, baptisés «routes de Bimini»). Voire en Amérique (qui n'en est pas loin)...¹⁷

L'apparence de ces Atlantes? Précolombienne – la barbe en sus. Ou grecque archaïque, façon Cléobis et Biton. Voire purement classique – les bronzes de Riace ayant été conçus pour témoigner de leur aspect physique!

Le délire s'accroît, pour peu que l'on cuve aussi du Robert Charroux – auteur de l'in vraisemblable *Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans*, parue en 1963:

Et les Atlantes (ipsi!) de s'éclairer à l'électricité, de connaître le relevé des côtes antarctiques – siège de Mû –

de frayer avec les extraterrestres et de posséder (ipsi!) la bombe atomique...

Restons sobres. L'électricité? Une allégation typiquement charroussienne, qui se base sur deux «découvertes» fumeuses: la «pile de Bagdad», vieille, paraît-il, de plusieurs millénaires, et composée d'un «électrolyte inconnu», et la lampe censée toujours éclairer le tombeau de Tullia, la fille de Cicéron, lorsqu'on ouvrit celui-ci au XV^e siècle.

Mû? Une civilisation que l'on doit à l'imagination charlatane du colonel James Churchward – et dont l'apogée serait antérieure à la dernière glaciation. La bombe atomique? Encore du Charroux! C'est elle qui aurait dévasté Mû, et fait sombrer l'Atlantide. Et l'humanité de régresser, oubliant les acquis dus aux extraterrestres.

A lire ces inepties, l'on se prend à regretter que le jeune Martin Mystère, plongé dans quelque



Fig. 10 – A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «Les hommes en noir», 1993, p. 59.

L'Atlantide version Martin Mystère ressemble étrangement à celle que dessina en 1912 Paul Schliemann, petit-fils du découvreur de Troie... et grand mystificateur!



Fig. 11 – Les hauts lieux et leurs mystères, publié sous la direction de Jennifer Westwood, Paris, 1988, p. 199.

¹⁷ Dominique Hé, Marc Mathieu, «Le faucon de Mû», 1981. Wasterlain, Jeannette Pointu, «Le secret atlante», 1992. A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «Les hommes en noir», 1993. Hugo Pratt, *Corto Maltese*, «Mû», 1992.

lecture douteuse, n'ait pas suivi le conseil de son père: «L'Atlantide? Les continents perdus? Pouah!... Ces trucs te bourrent la tête d'idioties, pire que les B.D.! Pourquoi ne te consacres-tu pas à quelque chose de sérieux?»¹⁸

Car Platon, à travers son mythe de l'Atlantide, nous lègue avant tout une leçon politique et urbanistique stigmatisant l'orgueil et la corruption.

Il y parle bien d'orichalque, mais jamais comme d'un métal «hyperfissible – beaucoup plus actif que l'uranium (...) enrichi».¹⁹

Et s'il fait sombrer l'Atlantide, ce ne peut être qu'en référence à la Crète minoenne, dévastée par le raz-de-marée qui suivit l'explosion du volcan de Théra, ou qu'une allusion à la ville d'Hélikè, en Achaïe, qui s'abîma dans les flots du vivant même de Platon...

De fait, la mission océanique F.A.M.O.U.S., entre 1974 et 1975, n'a trouvé nulle trace d'un continent immergé sous l'Atlantique – comme le veut ce mythe platonicien. Voilà bien le hic!

Mais laissons le mot de la fin à un Archeologus grec – docteur ès détritrus... rêvant d'une Atlantide minoenne – lui qui fait si bien raconter leur histoire à d'infimes vestiges:

«C'est tout le charme de l'archéologie... savoir faire parler les témoins du passé!»²⁰

Sandrina Cirafici

Corpus des bandes dessinées

1962 – Dan Barry, *Flash Gordon*, «Flash Gordon au royaume du passé», King Features Syndicate Inc.

1981 – Dominique Hé, *Marc Mathieu*, «Le faucon de Mû», tome 1 et 2, Les Humanoïdes associés.

1983 – Dominique Hé, *Marc Mathieu*, «L'empreinte du Minotaure», Les Humanoïdes associés.

1985 – Yvan Pommaux, *Marion Duval*, «Attaque à Ithaque», Bayard-Astrapi.

1988 – Dominique Sérafini, *Cousteau*, «Le trésor de Pergame», et «La vague de feu», Robert Laffont.

1992 – Hugo Pratt, *Corto Maltese*, «Mû», Casterman.

Wasterlain, *Jeannette Pointu*, «Le secret atlante», Dupuis.

1993 – A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «Les hommes en noir», Glénat. Ortiz et Segura, *Morgan*, «Petits nègres et négriers», Soleil.

1994 – Christian Vanderhaeghe et Pascal J. Zanon, *Harry Dickson*, «Le royaume introuvable», Dargaud.

1997 – Bardet et Klimos, *Le parfum des cèdres*, «Le sang d'Adonis», Glénat. Pop et Buche, *Vincent Muraz*, «Le ventre du doryphore», Dargaud.

1998 – Don Rosa, *Onkel Dagobert*, «Die Botschaft der Säulen», Ehapa Comic Collection.

¹⁸ A. Castelli et G. Alessandrini, *Martin Mystère*, «Les enfants du rêve», 1994, p. 24.

¹⁹ Dominique Hé, *Marc Mathieu*, «Le faucon de Mû», 1, 1981, p. 25.

²⁰ Dominique Sérafini, *Cousteau*, «Le trésor de Pergame», 1988, p. 44.

UN EMPIRE SUR SON ÉCRAN: PETITE PROMENADE INFORMATIQUE ET BYZANTINE

Parler de la Grèce ou de l'hellénisme dans une revue telle que *Desmos* amène souvent à relater une expérience de voyage, à inciter aussi au départ et à la rencontre du monde grec. Mais les formes du voyage sont diverses: pour prendre quelques exemples dans le précédent numéro du périodique que vous avez à présent entre les mains, le lecteur pouvait y suivre Claude Bérard dans son pèlerinage sur les sentiers de l'Athos, partager les impressions de Jeanne Michaud dans sa visite de Thessalonique et de l'exposition des trésors des monastères athonites, ou encore accompagner David Bouvier dans une promenade informatique sur des sentiers par lesquels les techniques les plus récentes mènent aux textes de l'Antiquité.

Quelle promenade informatique peut-on faire de même, sans quitter son fauteuil et l'écran de son ordinateur (ou ceux d'un ami amateur d'Internet, d'une institution bien équipée, voire d'un «cybercafé»!), si l'on s'intéresse à l'hellénisme médiéval et à ce qui s'y rattache dans le monde d'aujourd'hui? Par exemple, celles et ceux qui n'ont pas eu la chance de visiter l'exposition de Thessalonique sur les trésors du Mont-Athos peuvent-ils trouver une consolation dans une visite «virtuelle»? La réponse, positive, nous sera four-

nie par le site du ministère grec de la culture, dont voici l'adresse de la page d'accueil (home page): <<http://www.culture.gr/home/welcome.html>>. Après un temps de chargement plus ou moins long, et qui dépend du matériel utilisé et du trafic en cours sur les réseaux utilisés (voilà une première servitude), nous sommes accueillis par une image composite dont le Parthénon est l'élément le plus en vue, par le titre «*Hellenic Culture*» et par un chaleureux «*Welcome to ODYSSEUS, the WWW server of the Hellenic Ministry of Culture*» (voilà la deuxième servitude: l'anglais est de règle, comme presque partout sur le www, à moins que l'on ne soit en mesure de consulter la version grecque du site, dont l'adresse se termine par <[welcome_gr.html](http://www.culture.gr/welcome_gr.html)>; malheureusement, un ordinateur PC configuré pour la Suisse affiche les textes grecs du site sous une forme incompréhensible...). Continuons donc en anglais: une petite carte de la Grèce figure sur la page d'accueil d'Odysseus, avec le titre «*cultural map of Greece*». La voici sélectionnée d'un clic de souris, et une nouvelle page s'affiche, avec quelques explications sur l'utilisation de cette carte, qui apparaît cette fois-ci en grand: nous pouvons, à choix, sélectionner une région sur la carte, demander l'affichage de la liste

¹ Des détails techniques seraient ici hors de propos, inutiles pour les habitués et de toute façon trop succincts pour les néophytes. Rappelons simplement que des ordinateurs très divers peuvent accéder, par branchement direct sur un réseau informatique ou à distance par une ligne téléphonique et un matériel de communication approprié (modem ou adaptateur numérique), à un réseau global et décentralisé, Internet. Celui-ci offre diverses fonctions, dont deux seront évoquées ici: - le courrier électronique ou e-mail, qui permet notamment l'envoi et la lecture de messages à une liste de personnes qui partagent un même intérêt; - le world wide web (abrégé www), littéralement «toile (d'araignée) mondiale», qui permet la consultation de «sites» riches de textes, d'images et même de sons. L'adresse (URL dans le jargon d'Internet) des sites mentionnés ici figure en gras et permet d'y accéder depuis un programme de «navigation» sur Internet. Attention: les adresses doivent être tapées exactement, sans ajouter ni retrancher d'espaces ou de signes de ponctuation!

alphabétique des sites archéologiques, monuments et musées, ou encore utiliser un « moteur de recherche ». La première possibilité est celle qui se prête le mieux à la promenade, et nous pouvons faire apparaître successivement les plans du nome et de la ville de Thessalonique, avec la liste et la localisation des monuments et des musées. Un nouveau clic de souris permet de sélectionner le musée de la civilisation byzantine... et de se rendre compte que l'exposition, terminée, n'y est plus mentionnée. Que faire? L'exploration des systèmes d'aide prévus sur le site s'avère d'abord décevante avec une version quelque peu ancienne d'un programme de « navigation », mais l'utilisation d'une machine et d'une version du programme récentes va nous mettre sur le bon chemin: l'option « search » ou « search engine » fonctionne enfin, et en tapant le mot clé « Athos » dans une case, puis en demandant que la recherche s'effectue, une liste de pages en rapport avec le thème indiqué s'affiche. On reconnaît dans cette liste des noms d'œuvres d'art ou de manuscrits: le catalogue n'est pas loin, et, à partir d'un objet, par exemple un *Pentekostarion* (l'une des sortes de livres liturgiques) du monastère de Dionysiou, imprimé à Venise en 1567, que nous allons sélectionner dans la liste affichée, nous nous retrouvons dans le catalogue illustré de l'exposition! Un clic de souris sur la vignette représentant ce livre entraîne l'affichage de l'image en grand, dans une qualité appropriée pour la consultation sur écran, mais bien moins détaillée que l'impression sur papier du catalogue traditionnel. Maintenant que nous avons la notice d'un objet, nous pouvons naviguer dans l'ensemble du catalogue, en remontant successivement de cet objet à la liste des objets exposés provenant du même monas-

tère, puis enfin au catalogue complet, ce qui se fait à chaque fois en sélectionnant une option proposée en bas de page.

Tout cela, avec un peu d'habitude, est plus vite fait que décrit, mais on voit que les chemins à emprunter peuvent être un peu tortueux, les sites du « www » ne possédant pas toujours une table des matières conventionnelle. Du coup, l'exploration systématique d'un site, si elle permet souvent de découvrir mille et une informations utiles, n'amène pas toujours rapidement à celle que l'on cherche en priorité. En revanche, l'utilisation d'un « moteur de recherche » extérieur, une sorte de grand index général de l'ensemble du réseau si l'on veut, donne parfois un résultat efficace, à condition que la question posée (c'est-à-dire le mot clé indiqué) soit assez précise. Essayons ainsi de soumettre à Alta Vista, l'un des principaux index de ce type (<http://www.altavista.com/>), l'expression « *Treasures of Mount Athos* ». Parmi les nombreuses notices qui vont s'afficher, il y en a une, encore sur la première page de résultats de la recherche, qui est alléchante: « *Treasures of Mount Athos. AUTHOR[S]: corporate author: Hellenic Ministry of Culture. CONTENTS: Online catalogue of the exhibition Treasures of Mount Athos. URL: www.konbib.nl/dutchess/20/65/info-3838.html Last modified 4-Jun-99 - page size 2K - in English* ». Ce sont les mots *Online catalogue* qui éveillent notre attention: « en ligne » signifiant accessible par le réseau. Nous devrions donc trouver la référence d'une version du catalogue de l'exposition consultable à distance. Essayons donc, en nous rendant à l'adresse (URL) indiquée: nous arrivons sur un site néerlandais qui est une sorte de fichier raisonné, par matières, de sites du « www » et qui donne une notice plus détaillée (« CONTENTS:

Online catalogue of the exhibition Treasures of Mount Athos held in Thessaloniki, Greece during 1997/1998. The artifacts shown date from the 9th to 20th century and consist of paintings, icons, manuscripts, byzantine sculpture, church embroidery, etc.»), avec l'adresse de la première page du catalogue sur le site du ministère grec de la culture: «URL: <<http://www.culture.gr/2/21/218/e21800.html>>». Voilà l'information qui nous est directement utile, obtenue par une voie détournée mais guère moins directe que la première, et surtout obtenue sans qu'il soit nécessaire de connaître d'emblée le site du ministère. Les habitués des catalogues de bibliothèques auront reconnu que les recettes pour trouver sa voie dans la version moderne du labyrinthe des connaissances restent valables: un peu de flair pour choisir son mot clé, un peu d'intuition pour repérer dans les listes de références proposées - l'équivalent des fiches cartonnées d'antan - celles qui mènent le plus directement à la «porte» que l'on cherche... Là où le labyrinthe moderne se distingue, c'est dans la multiplicité des voies d'exploration qu'il ouvre une fois que l'on a trouvé la bonne porte d'entrée, dans notre exemple la page déjà citée <<http://www.culture.gr/2/21/218/e21800.htm>>, intitulée *Full catalogue of the exhibition*. Nous avons en effet alors le choix entre une approche thématique, par catégorie d'objets, géographique par lieu de conservation, monastère par monastère, ou chronologique; un glossaire des termes techniques utilisés et la liste des auteurs du catalogue complètent les données accessibles. En revanche, malgré sa richesse, ce catalogue, s'il permet de visiter en quelque sorte l'exposition maintenant terminée du musée de Thessalonique, ne renvoie pas à d'autres sites: en d'autres termes, tout comme un catalogue imprimé, il

constitue un ensemble clos. D'autres sites, au contenu propre souvent moins riche, sont par contre davantage conçus à l'image de la toile d'araignée ou de la maille d'un réseau. Ils renvoient en effet, par des «liens», c'est-à-dire des expressions qui apparaissent soulignées sur l'écran de l'ordinateur et qui recouvrent une adresse «URL», à d'autres sites, ce mécanisme pouvant se répéter sur le nouveau site où l'on arrive. On retrouve ainsi, sans l'effort de tourner les pages, le voyage d'un article d'encyclopédie à un autre que nous avons tous pratiqué sur des livres en papier. Le tout est alors d'avoir un bon point de départ, et je vous en propose ici quelques-uns:

Pour rester dans le contexte du Mont Athos, l'adresse <<http://www.bates.edu/~rallison/>> mène au site d'un projet de recherche sur les manuscrits du monastère de Philotheou; ce sujet peut sembler «pointu», mais le site contient de nombreux liens vers des sites plus généraux.

Une liste de sites intéressant les byzantinistes est donnée par un autre site académique américain, celui de la *Byzantine Studies Conference*: <<http://www.sc.edu/bsc/#web>> qui est une mine d'informations diverses, et pas seulement pour les spécialistes. Nous touchons là à l'une des caractéristiques majeures d'Internet, la coexistence de divers niveaux d'information sur le même réseau. Issu d'une idée de sécurité militaire (un réseau décentralisé est moins vulnérable qu'un grand ordinateur central) que les universités américaines avaient trouvée pratique pour échanger des données, ce système s'est ouvert au grand public et même au commerce, sans pour autant que ses premiers utilisateurs ne le quittent. Les sites d'instituts de recherche vont par conséquent permettre à tout un chacun d'accéder à des informations très

diverses, et pas seulement à des données que seuls des spécialistes peuvent exploiter. Il vaut donc la peine de se promener ainsi sur le site du plus important centre de recherches byzantines, celui de Dumbarton Oaks près de Washington: <<http://www.doaks.org/>> (cette page d'accueil signale aussi les autres activités de Dumbarton Oaks), ou encore, une fois n'est pas coutume, sur un site en français, celui du centre d'études byzantines du CNRS: <<http://byzance.dr10.cnrs.fr/welcome1.html>>. On y trouve aussi bien des informations sur les activités de recherche que la liste de publications françaises dans le domaine des études byzantines, et bien d'autres choses encore. Pour ceux qui pratiquent l'espagnol, un site analogue existe en Espagne, à l'adresse <<http://www.filol.csic.es/departamentos/bizantinos/Estudios-bizantinos.html>>. Si l'on cherche des textes et des traductions disponibles «en ligne», il n'est pas étonnant que ce soit un site américain qui cherche à compenser l'éloignement des bibliothèques et la rareté de certaines publications: le «*Online Reference Book*» pour les études médiévales, à l'adresse <<http://orb.rhodes.edu/>> rend accessibles de très nombreux textes, essentiellement en traduction anglaise, et, pour des raisons de copyright, souvent dans des éditions un peu anciennes. Les problèmes de droits d'auteur posés par Internet amènent ici à une curieuse alliance de l'ancien et du nouveau... En explorant l'un ou l'autre des sites mentionnés ci-dessus, il y a des chances

que vous soyez renvoyé à celui qui se veut l'annuaire des principaux points d'entrée pour le domaine médiéval en général, et des sites relatifs au monde byzantin: <<http://www.fordham.edu/halsall/medweb/links.htm>>. Un tel site permet d'accéder à toutes sortes de lieux consacrés à des thématiques spécifiques, dont voici quelques exemples: -pour les passionnés de musique byzantine, le site danois de la collection des «*Monumenta musicae byzantinae*» fournira un point de départ idéal: <<http://adam.igl.ku.dk/MMB/>> – pour ceux qui s'intéressent à l'archéologie expérimentale, souhaitent voir des reconstructions d'objets anciens, et ne craignent pas de voyager dans leur fauteuil jusqu'en Australie: <<http://metz.une.edu.au/~tdawson/Levantia.html>> – pour la visite des restes d'une basilique byzantine de Cilicie, et la visite virtuelle du modèle reconstitué de celle-ci, l'équipe anglaise qui étudie ce monument vous propose: <<http://museums.ncl.ac.uk/alacami/alacami.htm>>. C'est maintenant à votre tour d'explorer ces voies diverses, qui souvent s'entrecroisent et peuvent mener tantôt à tourner en rond, tantôt à se poser de nouvelles questions ou à mieux formuler sa propre curiosité, en prenant conscience de rapports auxquels l'on n'avait pas pensé entre des œuvres, des textes ou des problèmes historiques que l'on croyait connaître...

André-Louis Rey

² L'auteur de ces lignes accueillera volontiers vos remarques et suggestions à son adresse de courrier électronique: Andre-Louis.Rey@unige.ch (comme cela, sans accent!). Par ailleurs, des listes de discussion par échange de messages de courrier électronique sont consacrées à de très nombreux sujets, dont le monde byzantin. On en trouvera la liste à l'URL suivante (mais elle ne semble plus être mise à jour régulièrement): <http://members.aol.com/lieberk/h_lists.htm>.

«J'AIMAIS LES FÉES ET LES PRINCESSES ...» OU QUELQUES MOTS SUR GEORGES VIZYINOS (1849-1896)

Bien qu'il compte parmi les plus grands auteurs de la littérature grecque moderne, Georges Vizyinos reste largement méconnu en dehors de la Grèce. Or son œuvre, ses nouvelles en particulier, mériterait un meilleur sort, tant elle révèle une émotion rare. La finesse d'expression et d'observation de Vizyinos, l'époque et les lieux qu'il décrit, ces récits ahurissants qu'il nous narre, mêlant avec adresse le vécu, la fiction et le songe, ne manquent pas, aujourd'hui encore, de charmer et de troubler le lecteur de ces textes classiques.

Georges Vizyinos n'a guère vécu en Grèce. Il voit le jour le 8 mars 1849, dans la ville de Vizo, en Turquie occidentale. En 1860, les maigres revenus de son colporteur de père le contraignent à partir pour Constantinople comme apprenti. Par la suite, il fera de longs séjours à Chypre, en Allemagne, en France et en Angleterre. Athènes ne l'accueille que le temps d'études tardives (il y obtient son baccalauréat à l'âge de 25 ans), puis à la fin de sa vie: c'est là qu'il meurt en 1896, dans un asile d'aliénés.

Son testament littéraire compte de nombreux poèmes, des récits pour enfants et, surtout, une demi-douzaine de nouvelles. Ces dernières ont souvent pour décor la Thrace, sa région natale. Oscillant entre romantisme et naturalisme, ces textes rendent aléatoire toute tentative de classification stricte.

Sa nouvelle la plus attachante est sans doute *L'Unique Voyage de sa vie*. Là, Vizyinos mêle, avec un bonheur inégalé, les fantasmagories qui ont bercé son enfance ainsi que les déboires ayant marqué sa famille et sa propre

enfance. Il en résulte un récit où l'auteur joue avec la langue et les coups de théâtre, pour nous raconter ses crève-cœur d'enfant abusé par les contes de fées – d'où le titre «brélien» de la présente contribution. Cet apprentissage, aussi bien professionnel qu'existential, et douloureux au demeurant, est présenté d'une façon si piquante et réjouissante que le lecteur, abusé à son tour, se laisse entraîner de bon cœur à travers ces hallucinants voyages et ces tours de passe-passe.

Le récit part de faits bien réels, tel que le départ du petit Georges pour Constantinople, à l'âge de onze ans, afin d'y apprendre le métier de tailleur. Tout aussi véridiques sont ces rafles d'enfants auxquelles ont procédé, jusqu'au début du XIX^e siècle, les redoutables janissaires, pour le compte du sultan. Visant à «turquifier» les jeunes Grecs, ces recrutements poussaient certaines familles chrétiennes à élever comme des filles leurs petits garçons, avant de les marier brusquement, en tant qu'hommes cette fois, à l'âge de dix ans. Ainsi, de prétendues fillettes passaient au stade d'hommes mariés, en un tournemain, les janissaires ne recrutant que les petits garçons célibataires.

Voilà pour les faits. Les «fantasmes» du jeune Georges, maintenant, se nourrissent, eux, des fascinants contes de fées que lui racontait son grand-père. Le tour de force de l'auteur consiste à y faire adhérer son lecteur à son tour.

Traduire un tel texte n'est pas chose aisée, étant donné que, dans *L'Unique Voyage de sa vie*, l'auteur mélange constamment les genres littéraires, les tonalités et les niveaux de langue.

Voici un extrait, situé tout au début de la nouvelle:

«Quand je fus enrôlé dans la noble corporation des tailleurs, nulle promesse n'excita davantage mon imagination d'enfant que la certitude où j'étais qu'à Constantinople je pourrais confectionner les robes de la fille du Roi.

Or, je n'étais pas sans savoir que les jeunes princesses éprouvent à l'égard des apprentis tailleurs un faible particulier, surtout quand ceux-ci sont dotés d'une belle voix et qu'ils s'y entendent à chanter les beautés de leur maîtresse en cousant leurs toilettes. Je n'ignorais pas non plus que, lorsqu'une princesse tombe amoureuse d'un petit tailleur, c'est du sérieux, elle s'entiche pour de bon: la voici qui tombe malade, prend le lit et, déjà, la mort la guette! Aucun médecin ne saurait la guérir, nulle magicienne lui rendre la santé. Et la princesse finit par mander son père, pour lui déclarer tout à trac: «Papa, il me faut épouser le petit tailleur qui chante si bien, sinon... j'en mourrai!»

Que peut faire le Roi? Il n'a pas d'autre enfant. Il met sa couronne sur la tête et va se jeter aux pieds de l'apprenti en hurlant: «Mon sort est entre les mains de Dieu et les vôtres! Je vous en prie: acceptez la main de ma fille; je vous en prie: devenez mon gendre! Mais avant cela, tâchez d'accomplir quelque prouesse, histoire que je ne perde pas ma royale face, ni le respect dû à mon rang.»

Hom! Voilà notre apprenti qui a tout à coup de la peine à avaler. A croire qu'une âcre nêfle est venue se loger dans son gosier. Or, de fait, il n'a rien à avaler du tout, pas même sa salive, car celle-ci s'est tarie, tant il a eu peur en voyant le roi faire irruption dans l'atelier, sa couronne sur la tête!

Sa Majesté fait des cajoleries au petit tailleur et le presse de dire quel genre d'exploits il pourrait accomplir. Sans oser l'avouer, elle se flatte de penser que son futur beau-fils serait bien capable de lui

ramener de la montagne un lion vivant, d'aller massacrer quelque dragon ou de partir à la conquête d'un royaume voisin.

Entre-temps, notre garçon a recouvré son courage, mais certes pas au point d'accepter d'aller se faire dépecer par des bêtes fauves pour le seul avantage de devenir le gendre de Son Altesse! C'est que, voyez-vous, notre ami tailleur est d'un naturel plutôt pacifique. Et puisqu'il s'y entend mieux à chanter qu'à parler, c'est par une chansonnette qu'il répond au Roi:

Pour l'atour de la fille
que je marierai,
ni le fil ni l'aiguille
je ne manierai.

«Attends un peu, chenapan», songe in petto le Roi, qui n'a guère coutume de se laisser attendrir par des vocalises: «Je vais t'apprendre, moi, à tourner la tête de ma petite princesse, quand tu n'as pas une once de vaillance!» Alors il jette au petit tailleur des regards courroucés et lui déclare à voix haute: «Eh bien, c'est entendu, monsieur mon gendre! Confectionnez-moi donc quarante robes de mariée qui soient dignes d'une princesse. Mais attention! Prenez garde que je n'y décèle quelque couture ou quelque fil! Et faites en sorte qu'elles soient prêtes tôt demain matin, avant le lever du soleil, car sinon... je vous fais couper la tête!»

Et cette fois, Sa Majesté ne plaisante pas du tout. Car c'est un homme qui a de l'ambition, et il est bien décidé à tuer le petit tailleur pour marier sa fille à une altesse!

Heureusement, notre ami tailleur a un plan et il ne se laisse pas démonter. Car, voyez-vous, sa mère (ou sa grand-mère, cela dépend des versions) est une bonne fée. Et elle lui a donné un dé à coudre magique, qu'il a toujours au bout du doigt.

Ce soir-là, il dîne, trinque et fait la noce. Puis, à minuit juste, quand le maître couturier et les apprentis sont couchés, il ôte le dé à coudre de son doigt, en retire un cheveu d'or qu'il a caché à l'intérieur, et en brûle l'extrémité à la flamme de la lampe.

Aussitôt lui apparaît la Fée aux cheveux d'or...

«Tu as des ennuis, mon amour?»

Et le petit tailleur lui raconte ses déboires. Alors, la Fée aux cheveux d'or, qui lui a promis de venir à son aide à chaque fois qu'il serait en danger, frappe à trois reprises dans ses mains blanches et – par exemple! – voici quarante petites fées vêtues de blanc, toutes plus belles les unes que les autres, qui, de charmantes mélodies à la bouche, volètent avec de coquets dandinements pour venir déposer aux pieds de notre ami les plus précieuses étoffes de l'univers.

Le petit tailleur coupe les pièces, tandis que les fées les assemblent; et tout en confec-tionnant les robes, elles chantent, plaisantent et taquinent, parfois, le petit tailleur, avec une telle malice, de telles minauderies que, n'était leur mère tout près de là, pour sûr qu'elles lui tourneraient la tête. Mais la Fée aux cheveux d'or veille au grain: elle sait les diriger et les stimuler, si bien que les robes de mariée sont prêtes avant que le coq ait chanté, avant que le soleil soit levé.

A peine les fées ont-elles pu s'éclipser que voici le Roi qui pénètre dans l'atelier, sa couronne sur la tête et les bourreaux sur ses talons: il vient tuer le petit tailleur! Mais en entrant, il aperçoit les quarante habits de mariage suspendus à un fil, sans ourlet ni couture, et ses yeux en demeurent éblouis: l'or et les perles brodés sur ces toilettes ont autant de valeur que tout son pauvre royaume!

Le Roi coiffé de sa couronne se mord les lèvres. Il prend le petit tailleur par le bras, l'emmène au palais, lui donne la main de sa fille, et c'est la fin de l'histoire.»

Or, on l'aura compris, la nouvelle ne s'arrête pas là. Pour connaître la suite, le lecteur pourra consulter une édition grecque - elles sont nombreuses - ou lire la traduction anglaise, signée William F. Wyatt Jr.: *Georgios Vizyinos, My mother's sin and other stories*, University Press of New England, Hanover and London, 1988.

Présentation et adaptation française:
Gilles Decorvet

*La Fondation de l'Entraide Hellénique de Lausanne
vous invite à un*

Thé-Cocktail de Noël

*Jeudi 9 décembre 1999 dès 16 heures
dans les salons du Lausanne-Palace*

*Stands divers de l'Entraide Hellénique
Cadeaux de Noël
Venex faire vos achats,
les amis sont les bienvenus!*

*Cocktail:
de 18 h. 30 à 20 h. 30
Spécialités grecques*

*aidez-
nous
à aider*

*Entrée: Fr. 25.-
de 16 h. à 20 h. 30
Tirage de la tombola à 20 h.*

AÉRIDÈS

UNE REVUE CULTURELLE POUR UN PÉRIPLÉ À TRAVERS LA GRÈCE D'AUJOURD'HUI

Aéridès, «Vents», quartier au cœur d'Athènes qui porte le nom du monument de la Tour des Vents, est aussi le titre de la revue que l'Association des étudiants en grec moderne à l'Université de Genève (AEGM) publie chaque semestre depuis le printemps 1995. Loin des poncifs courants au sujet du pays, *Aéridès* se veut une fenêtre ouverte sur la Grèce moderne et le souffle qui la traverse, et convie ses lecteurs à en explorer la culture à travers le témoignage d'artistes grecs ou étrangers, et de néohellénistes prêts à partager avec un public averti quelques aspects passionnants du domaine de leur spécialité. *Aéridès* vous propose, dans chaque numéro, tout un éventail de traductions littéraires, d'articles sur la littérature, la société et la culture, la peinture, la musique, l'histoire et les hauts lieux de la Grèce moderne, des interviews d'auteurs et de chercheurs, des reportages photographiques, une savoureuse rubrique: «*Aéridès* gourmand», sans oublier quelques escales dans des villes où la présence grecque s'inscrit dans l'actualité du lieu, citons Montréal et... Genève, bien sûr! La Grèce moderne, c'est aussi sa langue: pour ceux qui parlent ou apprennent le grec, *Aéridès* est une revue bilingue; que les francophones se rassurent pourtant: si la plupart des articles sont également publiés en grec, tous apparaissent dans leur version française. Les numéros 1 et 3 d'*Aéridès* sont épuisés, mais vous pourrez lire ici un petit aperçu de la table des matières des numéros 2 et 4, encore disponibles, ainsi qu'une présentation du numéro 5 paru récemment.

Aéridès N° 2 vous propose entre autres de découvrir la «poésie cachée» de Constantin Cavafis, les débuts de l'autobiographie en Grèce au XIX^e siècle, l'histoire mouvementée des Grecs de Russie, des vues photographiques étonnantes d'Athènes sous la neige, et de rencontrer la célèbre Melina Mercouri avant de vous livrer à un somptueux «fast-food on the beach» avec, au menu, moules en carbonnade au coulis d'algues marines et moules flambées aux senteurs de pinède. Dans *Aéridès* N° 4, après l'évocation par le

romancier gréco-américain Nicholas Gage de l'immigration grecque aux États-Unis au milieu de ce siècle, et un article consacré aux attaches de l'écrivain français Michel Déon avec la Grèce moderne, vous pourrez vous détendre avec une rubrique inédite: «Rires et chuchotements». Du côté des arts, Madame Isabelle Siegwald-Appler nous présente un article illustré consacré à la peinture grecque et l'École de Paris au XIX^e siècle; notons encore un article sur les ex-libris en Grèce.

En ouvrant le dernier numéro d'*Aéridès*, paru en automne 1998, vous serez plongés d'emblée dans l'atmosphère de notre escale orientale, Constantinople, ville cosmopolite par excellence. *Aéridès* vous propose de découvrir l'existence que menaient au quotidien les Grecs de Constantinople, il y a trois décennies. Une traduction française inédite de *Traditions* tirées du recueil de Nicolas Politis vous emmène ensuite du côté des légendes qui enveloppent de leurs mystères le long passé de la ville. «*Aéridès* gourmand» vous fera goûter aux saveurs d'Orient. Retour en Grèce avec «Comment on inocule le mal de mer aux enfants grecs» et «Les tracasseries de la bureaucratie hellénique», deux chapitres extraits du livre *Mimile et les vaches* du géographe français Emile Kolodny. Après l'habituelle rubrique des traductions littéraires et une interview de la jeune auteur Angéla Castrinaki, changement de continent avec une étude sociologique sur l'expérience des Grecs installés à Montréal. Un article sur le syncrétisme à Chypre vous ramène ensuite en Méditerranée. Après une visite guidée des palais athéniens de Sophie Barbé de Marbois et retour à Genève pour connaître l'activité des diplomates grecs de la Société des Nations et évoquer la figure de Capo d'Istria. Du côté des arts, *Aéridès* se lance dans la musique contemporaine en vous présentant Yannis Christou et Anestis Logothetis.

***Aéridès*: CHF 12.-/FF 60.- par numéro. Commande auprès de:**

***Aéridès*, c/o Saskia Petroff,
7, ch. Bétems, 1218 Grand-Saconnex.**

NIKOS KAZANTZAKI ET LA MUSIQUE

Lorsqu'on associe Kazantzaki à la musique, c'est immédiatement à Alexis Zorba que la plupart des gens pensent. Ce roman, le plus populaire de toute l'œuvre de Nikos Kazantzaki, l'est en grande partie grâce à l'adaptation cinématographique intitulée simplement *Zorba le Grec*, sortie en 1964, qu'en réalisa Michael Cacoyannis. La partie musicale de ce film sera confiée à Mikis Theodorakis. Cette partition, pour excellente et célèbre qu'elle soit, n'est de loin pas la seule qui fleurira autour de l'œuvre du poète crétois. Manolis Kalomiris, le premier, mettra en musique des textes de Nikos Kazantzaki. Auteur d'une dizaine d'œuvres destinées à la scène, il est né à Smyrne en 1883, la même année que Kazantzaki, et est mort à Athènes en 1962. Tout au début de sa carrière, en 1915, il écrit la musique de *O Protomastoras, Le maître maçon*. Cette tragédie, écrite par Kazantzaki en 1910 et tout d'abord intitulée *Le Sacrifice*, fait référence à une vieille légende. Un pont doit enjamber le fleuve qui traverse la ville, mais il ne tiendra debout qu'à la condition qu'un être humain soit sacrifié aux puissances qui régissent la communauté. Ce thème du sacrifice individuel pour le bien collectif se retrouvera souvent dans l'œuvre de Kazantzaki.

L'opéra est un hymne à la Grèce, à la langue démotique, à la Grande Idée, désir puissant d'affirmation de l'identité et de l'unité nationale. La partition sera d'ailleurs dédiée à Eleftherios Venizelos, homme d'Etat et héros de ce grand mou-

vement. A la fin de sa vie, Manolis Kalomiris, voulant terminer son parcours avec Kazantzaki, comme il l'avait commencé, mettra encore en musique, en 1961, la pièce *Constantin Paléologue*.

Kalomiris, musicien à la veine lyrique généreuse, puisera largement dans le folklore pour nourrir un langage épique et flamboyant. *O Protomastoras* sera repris dans les années quarante à Athènes. Ces représentations au Théâtre Hérode-Atticus d'Athènes verront se produire une jeune chanteuse un peu obèse, encore inconnue, Maria Kalogeropoulos, que le monde entier acclamera bientôt sous le nom de Maria Callas.

L'œuvre de Nikos Kazantzaki inspirera également une foule d'autres compositeurs. Nous allons tenter de broser un petit panorama de ces musiques écrites à partir de textes du poète. Pour cela, nous nous référerons au précieux article de Jean Papaioannou paru en 1983 dans *Folia Neohellenica*.¹

Manos Hadjidakis tout d'abord, compositeur né en 1925, écrit une musique autour de *Kapetan Michalis*, tiré du roman dont le titre français est *La Liberté ou la mort*. Pratiquement autodidacte, ce musicien fera découvrir en Grèce, après la Seconde Guerre mondiale, des musiciens américains tels que Menotti ou Copland, ainsi que l'une des formes de l'expression populaire grecque contemporaine les plus riches, le Rembetiko.

¹ Jean Papaioannou, «Kazantzaki et la musique», *Folia Neohellenica, Zeitschrift für Neogräzistik*, Band V, Amsterdam 1983, 71-78.

Ce même texte, *Kapetan Michalis*, inspirera également Basile Architectonidis, Alekos Xenos et Mikis Theodorakis. Ce dernier, né en 1925 comme Hadjidakis, créera également des musiques pour *Capodistrias* et *Christophe Colomb*. Il écrira encore un ballet en 1988, toujours d'après *Alexis Zorba*, qui est régulièrement présenté sur les scènes du monde entier. Cette partition reprend plusieurs éléments de la musique du film.

Dans l'œuvre de Kazantzaki, le théâtre va donc susciter de nombreuses musiques de scène. Citons *Kouros*, musique de Yannis Markopoulos ainsi que de Nassos Panayotou, *La Dernière tentation* de Iraklis Theofanidis, *Boudha* de Stephane Vassiliadis, *Melissa* d'Arghyris Kounadis. Mentionnons encore le *Rapport sur Kazantzaki* de Kostas Moundakis, portrait de l'écrivain en vingt et une chansons. Toutes ces réalisations verront le jour en Grèce. Mais l'œuvre de Nikos Kazantzaki est également représentée à l'étranger. Ainsi, aux États-Unis, Richard Cahn écrira une musique pour *Kouros* et Serge Thérepnine pour *Sodome et Gomorrhe*. Toujours en Amérique, pour un spectacle universitaire, Morton Achter écrit une partition destinée à accompagner des représentations de *L'Odyssée*, œuvre que Thomas Beveridge illustrera également. La Scandinavie s'intéresse très tôt à l'œuvre de Kazantzaki. *Le Christ crucifié* est monté à Oslo avec une musique de Sparre Olsen et à Helsinki avec celle de Yngve Ingman. En Argentine, Rodolfo Arizaga se consacre, lui, à *Christophe Colomb*.

Quelques années seulement après le film de Cacoyannis, une comédie

musicale tirée également du roman *Alexis Zorba* sera réalisée par des spécialistes du genre, pliant l'univers kazantzakien aux exigences de Broadway. Sur un texte de Joseph Stein et Fred Ebb, une musique de John Kander, l'œuvre connaîtra un joli succès. L'incarnation de Zorba à l'écran par le comédien Anthony Quinn fut également un élément prépondérant pour le succès du film de Cacoyannis. Le comédien reprendra ce rôle en 1983 dans la comédie musicale de John Kander, jouant aux côtés de Lila Kedrova, la bouleversante Mme Hortense-Bouboulina du film, dans une mise en scène de Michael Cacoyannis. On ne change pas une équipe gagnante!

Le travail du compositeur crétois Nikos Mamangakis est d'une autre envergure. Né en 1929, il mêle à un langage moderne des influences folkloriques. Des 33'333 vers que compte *L'Odyssée* de Kazantzaki, il en choisit plus de mille qu'il met en musique, utilisant essentiellement une forme de récitation rythmique, proche de l'esprit du rap. Ces épisodes alternent et se combinent avec des chœurs, des passages purement instrumentaux et des ballets chargés de symboles en rapport avec l'évolution des thèmes principaux de l'œuvre.

Le film *Zorba le Grec* n'est pas la première œuvre de Kazantzaki portée à l'écran. En 1957, l'écrivain, qui n'a plus que quelques mois à vivre, peut encore assister, au Festival de Cannes, à la projection du film de Jules Dassin, *Celui qui doit mourir*, tiré du roman *Le Christ crucifié*. Ce film, terrible échec commercial en France, n'est plus distribué actuellement, et donc virtuellement impossible à voir.²

² Toutefois, dans le cadre du cycle «Cinéma grec» organisé au Centre Georges Pompidou, du 22 mars au 24 juillet 1995, on a pu revoir ce film.

Pour cette adaptation, Dassin confie la partie musicale au compositeur Georges Auric. Ce membre prolifique du Groupe des Six consacre très tôt une partie importante de son activité au cinéma. Il réalise un nombre stupéfiant de musiques de film, collaborant avec Jean Cocteau, René Clair, Yves Allégret ou Louis de Funès!

Plus récemment, Martin Scorsese réalise en 1988 un film d'après *La Dernière tentation du Christ*. Sa sortie provoquera les mêmes réactions violentes qu'avait suscitées, trente-sept ans auparavant, la parution du roman. Scorsese confie la réalisation de la musique à Peter Gabriel, longtemps membre du groupe pop «Genesis». Le musicien, dans un désir de mêler les musiques de l'Orient et de l'Occident, enregistre «parmi les meilleurs chanteurs et solistes dans le domaine des musiques du monde (World music)...»³

Mais l'œuvre indépendante la plus importante qu'a suscité la production de Nikos Kazantzaki est sans doute la «Passion grecque» que le compositeur tchèque Bohuslav Martinu réalise d'après *Le Christ recrucifié*. Souvent remaniés, texte et musique n'atteindront leur forme définitive qu'en 1959, soit deux ans après la disparition de Kazantzaki. Martinu lui-même n'entendra jamais son opéra, créé également deux ans après sa mort, le 9 juin 1961, à Zurich, sous la direction de Paul Sacher.

Penchons-nous maintenant sur la place qu'occupait la musique dans la vie de Nikos Kazantzaki.

Au cours de sa prime enfance crétoise,

on peut imaginer que l'univers musical du jeune Nikos se résumait aux chants entendus à l'église ainsi qu'aux chansons et danses populaires de cette île. Les quelques années passées à Naxos, à l'école française catholique de la Sainte-Croix, y apporteront sans doute une touche plus occidentale. Plus tard, lors d'un pèlerinage au Mont-Athos, on peut imaginer que les chants liturgiques qu'il y entendit durent constituer un élément important de son expérience spirituelle.

Ce sera lors de ses voyages ultérieurs, confronté à la vie culturelle trépidante des plus grandes villes européennes, qu'il découvrira les richesses du grand répertoire musical. Ainsi, le 25 mai 1917, il écrit de Vienne à son ami l'avocat Anghélaki : «Je suis surheureux, c'est-à-dire que je connais une espèce de malheur et d'angoisse. Je suis seul et je ne peux pas rire, donc me reposer. Un mouvement musical énorme. Cette semaine, 9^e de Beethoven, Brahms, Strauss. Et des danses.»⁴

Le second grand voyage qu'il effectue le mène de 1922 à 1924 en Allemagne. Berlin, alors en plein essor culturel, était le siège d'une vie musicale intense, malgré la grande misère sociale qui y régnait. Eleni Kazantzaki, dans son ouvrage *Le Dissident*, raconte combien l'écrivain sera amené, à la suite de ses amies juives, à découvrir un univers culturel inconnu.

«Par Rachel, il a touché du doigt la passion juive. Peinture, littérature, théâtre, musique, autant de jeunes femmes qui les incarnaient. Et un peu plus loin: Itka qui, n'ayant pas de quoi aller à un concert, venait de vendre ses tresses - Léa, Rosa, Dina... Et Elsa... »⁵

³ Peter Gabriel, pochette du disque «Passion» (Virgin Records, 1989).

⁴ Eleni Kazantzaki, *Le Dissident*, L'Aire, 1993, 72.

⁵ Eleni Kazantzaki, op. cit., 100.

Après cette véritable période de découverte, la musique occupera une place très particulière dans la vie de l'écrivain. Jamais il ne la tolérera comme distraction, comme moyen de se détourner de sa tâche. Ainsi, en cet été 1931, Eleni se débrouille pour obtenir des places pour le Festival de Salzbourg où Bruno Walter dirige le *Don Giovanni* de Mozart. Cette escapade, depuis le refuge de Gottesgab où Kazantzaki s'est isolé pour travailler, devrait leur permettre de rencontrer Stefan Zweig, rencontre tant désirée qui ne se fera jamais. Malgré ces perspectives alléchantes, l'écrivain répond: «*Malheureusement, je n'ai aucun plaisir, aucune envie de connaître qui que ce soit... Je regrette de vous causer cette tristesse... Je travaille à L'Odyssée dès l'aube jusqu'à 3 heures de l'après-midi; je bois un peu de lait froid et je traduis Jules Verne. Actuellement la disposition de mon âme ne me permet pas de goûter aux joies tant désirées de la musique. L'an prochain...*»⁶

Les nombreux voyages lointains que fera Kazantzaki lui permettront de découvrir les musiques les plus diverses. De l'Espagne à la Chine, de la Russie au Japon, il montrera toujours un profond intérêt pour toutes les formes d'expression de l'Être Humain. Kazantzaki ira jusqu'à donner une identité quasi humaine à des sons qu'il perçoit autour de lui. Nous sommes le 25 février 1924 à Assise, ville qu'il chérissait entre toutes: «*Les cloches... harmonie profonde... la voix grave de Saint-Rufin, puis, aux ondes mâles et vigoureuses s'entre-lace le filet souple et argenté de Sainte-Claire. Elles se distinguent parfaitement dans l'union comme l'homme à la peau basanée et la femme à la carnation pâle. Et lorsqu'elles se taisent, quelques instants plus tard, ding! Saint-Claire sonne une fois, comme une provocation. Puis, peu après, encore ding! Et voilà que*

descend la voix lourde de Saint-Rufin et que de loin parvient celle de Saint-François. Alors recommence dans l'air un jeu plein de joie et d'amour, pareil à une danse. Jamais auparavant je n'avais remarqué que même les cloches n'étaient pas asexuées...»⁷

Par la suite, installé à Antibes, il découvre Monteverdi, écoute du Mozart tous les matins, éprouve une prédilection pour la musique de Bach. Ses goûts, selon des entretiens réalisés à la fin de sa vie, le portent à écouter beaucoup de musique religieuse. Nikos Kazantzaki atteint alors à un détachement bouleversant par rapport aux affaires de ce monde. «*1954. Sans en avoir conscience, il entre peu à peu dans la dernière phase de sa vie, celle du renoncement. Tout lui fait plaisir, il jouit d'une fleur, d'un sourire, du vol d'un oiseau qui laisse tomber une plume - rien ne lui devient indispensable. Si ce n'est la musique et une soif inextinguible de justice et de liberté*», constate Eleni.⁸

Ce resserrement autour de valeurs immortelles, cette ascèse créatrice, associant justice, liberté et musique, sont omniprésents dans son œuvre. Souvent associée à la danse, la musique manifeste cette étincelle sacrée que rien ne peut éteindre au plus profond de chaque individu. Le prologue de *L'Odyssée* faisait déjà mention de ce principe: «*La liberté, frères, ce n'est pas le vin, ni la femme douce, ni le bien dans les celliers, ni le fils dans le berceau, c'est un chant solitaire et dédaigneux qui se perd dans le vent.*»⁹

Le poète est prêt à rencontrer un autre grand ascète, Albert Schweitzer, le

⁶ Eleni Kazantzaki, *op. cit.*, 266.

⁷ Eleni Kazantzaki, *op. cit.*, 119.

⁸ Eleni Kazantzaki, *op. cit.*, 558.

⁹ Nikos Kazantzaki, *L'Odyssée*, Plon, Paris, 1971, 32.

saint François d'Assise de notre temps, comme il le nommait, et à qui il dédiera le livre *Le Pauvre d'Assise*. Dans son *Rapport au Greco*, grand bilan autobiographique, Kazantzaki raconte en détail cette rencontre: «J'étais très ému, ce jour d'août, où j'avais pris en plein midi, la petite route du minuscule village de Gunsbach, au milieu des forêts d'Alsace, et où j'ai frappé à la porte de notre saint François contemporain. Il est venu ouvrir lui-même, m'a tendu la main; sa voix était grave et tranquille, il souriait sous ses grosses moustaches grises et me regardait. J'avais vu de vieux guerriers crétois semblables: pleins de bonté, et d'une volonté indomptable. Ce fut un instant favorable de ma destinée que celui où nos cœurs se sont ouverts. Je suis resté avec lui jusqu'à la nuit; nous parlions du Christ, d'Homère, de l'Afrique, des lépreux et de Bach. Vers le soir nous sommes allés à la petite église du village. - Ne parlons plus, me dit-il en chemin, et sur son visage abrupt s'était répandue une émotion profonde. Il allait jouer du Bach. Il s'était assis à l'orgue; ce jour a été, je crois, l'un des jours de bonheur de ma vie...»¹⁰

Au crépuscule de sa vie, comme dans cette douce nuit alsacienne, Kazantzaki est prêt au silence.

«Ne parlons plus», lui dit Schweitzer. Ce silence est également la dernière étape atteinte, bien des années plus tôt, à la fin d'*Ascèse*, écrit en 1923. L'ouvrage résume, définit, élargit tout à la fois les préoccupations qui sont celles de toute l'existence de Nikos Kazantzaki. Écoutons-le: «*Cet ultime degré de l'ascèse se nomme Silence. Non point parce que son contenu est le suprême désespoir inexprimable ou la suprême joie ou l'espérance indicible. Non point parce qu'il est la*

suprême connaissance qui ne daigne pas parler ou la suprême ignorance qui ne le peut.

Silence signifie: chacun lorsqu'il a fini de servir dans tous les travaux, arrive au plus haut sommet de l'effort. Au-delà de tous les travaux, il ne lutte plus, il ne crie plus, il mûrit tout entier, silencieusement, indestructiblement, avec l'Univers.»¹¹

Paradoxalement, ce Silence, seule la musique, seules certaines musiques, sont à même de l'exprimer.

Philippe Girard

Petite sélection discographique kazantzakienne

- | | |
|--------------------|--|
| Zorba | Ballet
Musique
Mikis Theodorakis
Livret Lorca Massine
avec Sophia Michaelidis
(mezzo-soprano)
Kostas Papadopoulos et
Lakis Karnesis
(bouzouki)
Chœur et orchestre
d'Etat Hongrois
Direction Mikis
Theodorakis
et Lukas KarYtinis
Intuition Records 3103 2 (CD) |
| Zorba | Comédie musicale
Musique John Kander
avec Anthony Quinn,
Lila Kedrova
RCA ABK1-4732
(Cassette) |
| Zorba
the Greek | Musique
de Mikis Theodorakis
Bande originale du film de
Michael Cacoyannis
Duchesse CD 352016 (CD) |

¹⁰ Nikos Kazantzaki, *Lettre au Greco*, Plon, coll. Press Pocket, Paris, 1983, 397-398.

¹¹ Nikos Kazantzaki, *Ascèse*, Le temps qu'il fait, Cognac, 1988, 112.

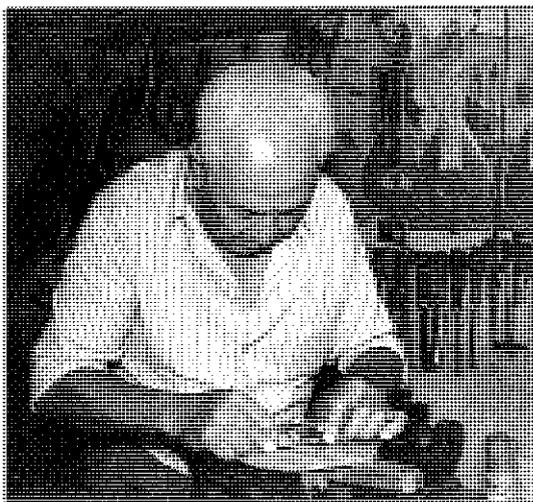
O Protomastoras Musique de Manolis Kalomiris
Galina Pisarenko
Smaragda
Alexi Martinov
Protomastoras
Natalia Poustovaya
La Chanteuse
URSS Cinema Orchestra -
URSS Radio Chorus
Direction:
Emin Khachaturian
Lyra CD 9956/57 (CD)

Kapetan Michalis Musique de Manos Hadjidakis par Giorgos Romanos
Disque
EMIAL 14C 064-70246

Odyssée Musique de Nikos Mamangakis
Diskographikos
Synetairismos Kallitexnon
AEPI Z1/
F1005-1038/1027/84
(Cassette)

Passion Musique de Peter Gabriel
Bande originale du film de Martin Scorsese
The Last Temptation of Christ
Real World Record/
Virgin Record
0777 7 86371 2 7 (CD)

Passion grecque Musique de Bohuslav Martinu
Helen Field
Katerina
John Mitchinson
Manolios
John Tomlinson
Grigorios
Geoffrey Moses
Fotis
Orchestre Philharmonique d'Etat de Brno
Direction:
Sir Charles Mackerras
Supraphon
10 3611-2 6 3 2 (CD)



Luthier dans son atelier à Réthymnon (Crète).



Groupe faisant danser la population de Metsovo (Epire). (Photos: Yvette Gerhard)

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISES

Conférences et autres activités

Durant l'année 1998-1999, les Amitiés gréco-suissees ont organisé les manifestations suivantes:

3 décembre 1998

Monsieur Eric Le Berre nous a parlé de ses recherches sur: **La religion égyptienne chez Hérodote.**

3 février 1999

Madame Christiane Bron et Monsieur David Bouvier, membres du comité de notre Association, nous ont présenté: **Les dieux homériques dans les textes et les représentations figurées**, exposé suivi d'une très sympathique discussion.

18 mars 1999

Monsieur le professeur Michel Grenon, physicien à l'Observatoire de Genève et naturaliste passionné, nous a présenté une conférence sur **La Grèce des séismes, des raz-de-marée et des volcans, de l'Antiquité à nos jours.** Muni de nombreux transparents et de diapositives, M. Grenon nous a expliqué les mouvements tectoniques qui rendent instable le sous-sol grec et les raisons qui ont poussé les habitants à choisir de préférence les zones exposées aux tremblements de terre pour y installer leurs villes et leurs ports. Ce fut passionnant.

15 avril 1999

Lors de l'assemblée générale, Monsieur Philippe Girard, professeur et chef d'orchestre, nous a présenté un exposé magistral sur **Kazantzaki et la musique**, exposé qui faisait suite à la présentation d'une vidéo tournée peu après la mort de l'écrivain crétois et dont un résumé est présenté dans ce numéro de *Desmos*. M. Girard fait partie de la Société internationale des amis de Nikos Kazantzaki avec laquelle les AGS ont collaboré plusieurs fois.

Ces conférences ont réuni généralement une trentaine de personnes, parfois une vingtaine seulement. Elles ont eu lieu soit à la Maison de paroisse des Charmettes, soit au Gymnase Auguste-Piccard.

Comité

Votre comité a tenu trois séances durant cette année. L'organisation des conférences, la recherche des locaux, la publication de *Desmos* et les finances de l'Association ont été ses principaux sujets de préoccupation.

Le comité des AGS a eu la joie de voir son secrétaire, Monsieur Pierre Voelke, soutenir brillamment sa thèse sur le drame satyrique, le 19 mars 1999. Encore toutes nos félicitations.

Il faut aussi mentionner deux démissions importantes, celle de notre trésorier, Monsieur Daniel Gasser, et celle de notre secrétaire administratif, Monsieur Christian Laffely. Elus en 1996, ils ont accompli ce travail durant trois ans et nous les en remercions tous vivement. Pour les remplacer, l'assemblée générale a élu Monsieur Yves Duflon comme trésorier de l'Association, et Madame Hélène Panchaud a accepté de se charger de l'envoi des circulaires.

Eglise de Naxos

Le restaurateur d'art Eric Favre-Bulle et l'architecte grec Yannis Kizis ont terminé le travail que nous leur avons confié et nous avons reçu à Vufflens, en septembre 1998, les textes et les plans définitifs, qui sont présentés en français et en grec. Cet avant-projet est un document très important, qui constitue en lui-même un but atteint. A Genève comme à Lausanne on s'est posé la question de la suite à lui donner. Selon les travaux commandés, il faudrait soit Fr. 300'000.-, soit un demi-million. Les comités des deux Associations sont arrivés à la conclusion que nos sociétés ne peuvent s'engager dans cette tâche. La récolte des fonds comme la conduite des travaux dépassent nos possibilités et ne pourraient que nuire à l'organisation de nos activités régulières. Dès lors, la commission pour la restauration de Sainte-Kyriaki a été dissoute au printemps. Une nouvelle association devrait se créer pour passer à la phase suivante, celle de la réalisation des travaux. Cette association sera indépendante tant financièrement que pour les décisions qu'elle prendra. Cet objet nous occupe depuis 1992. Il a permis à nos deux sociétés de mieux se connaître et de collaborer. Nous sommes arrivés à un avant-projet fort documenté que nous avons dirigé et financé.

Nous ne pouvons, au moment où cette page se tourne, que nous féliciter du résultat, dû pour l'essentiel à Messieurs Matteo Campagnolo, André-Louis Rey et au président de la commission, Maître Jean-Marc Delessert, que nous remercions de tout cœur.

Nouveaux membres

Monsieur Jacques Schamp à Marly, Madame Michèle Maillard-Rigo à Lausanne, Madame Hélène Gerhard et Monsieur François Donnet à Pully. Le comité souhaite la bienvenue à ces quatre nouveaux membres et se réjouit de les accueillir au sein de notre association.

COURS DE GREC MODERNE

Un cours de grec vient de démarrer; il est donné par **Madame Iota Badinou**
et a lieu au **Gymnase Auguste-Piccard**.

Inscriptions auprès de *Monsieur Yves Gerhard, ch. de la Plaisante 7, 1012 Lausanne*

Nous profitons de remercier ici son directeur, Monsieur Pierre-Marc Burnens, de son hospitalité.

Yves Gerhard, président

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD

Le 27 septembre 1998, les membres de notre association ainsi que ceux des Amitiés gréco-suisse de Lausanne se sont retrouvés lors d'une sortie conjointe au Château de Vuflens. Cela nous permit de découvrir le château, l'avant-projet de la rénovation de l'église de Sainte-Kyriaki et de partager un mouton rôti. Nous remercions encore Monsieur et Madame de Saussure de nous avoir permis de réaliser cette manifestation.

21 octobre 1998

Le professeur Bertrand Bouvier, que nous connaissons tous très bien, nous a présenté une conférence sur quelques **Aperçus des relations entre la Grèce et la Suisse**.

23 octobre au 1^{er} novembre 1998

Voyage très apprécié en Catalogne, conduit par Messieurs Matteo Campagnolo et José Manuel Villanueva.

10 décembre 1998

Le professeur Adalberto Giovannini nous a entretenus sur le thème **L'or de Carthage**.

21 janvier 1999

La première conférence de l'année 1999 fut présentée par le professeur Michel Grenon: une passionnante rétrospective des **Séismes, raz-de-marée et éruptions volcaniques en Grèce**, avec leurs conséquences humaines et géographiques.

4 mars 1999

En vue du voyage de Crète, Madame Danaé Lazaridis nous a présenté une conférence sur le thème des **Epreuves d'amour et de vertu: aspects de la renaissance crétoise aux 16^e et 17^e siècles**.

15 mars 1999

Notre association a participé à une soirée-spectacle de danses folkloriques avec les autres associations grecques de Genève.

22 mars 1999

Toujours pour préparer ce voyage, Madame Marie Gaulis nous a permis d'apprécier certains **Faits et gestes de Nikos Kazantzaki**.

Pour des raisons de sécurité, le Consulat grec a préféré annuler la célébration de la fête nationale grecque devant le buste de Jean-Gabriel Eynard, de sorte que le traditionnel discours de notre association n'a pu être prononcé.

1^{er} au 9 avril 1999

Voyage en Crète à tous égards remarquable, organisé par le professeur André Hurst.

27 avril 1999

Dans l'esprit d'assurer une polyvalence thématique, nous nous sommes retrouvés pour écouter Monsieur Sophoclis Sophocleous qui nous a initiés à la **Peinture à Chypre à la fin du XII^e siècle** dans l'œuvre du peintre Théodoros Apsevdís et de son entourage.

10 juin 1999

Enfin, pour clore notre cycle de conférences, nous avons apprécié, lors de notre assemblée générale, la conférence du professeur Claude Bérard, sur le thème **Aphrodite et le bateau de papier**.

Au 31 décembre 1998, notre association comptait 468 membres, dont 58 membres à vie et 3 membres d'honneur. Nous avons accueilli en 1998 18 nouveaux membres et avons à déplorer 31 retraits, y compris les décès.

Spyro A. Metaxas, président

RAPPORT DE LA COMMISSION POUR LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE SAINTE-KYRIAKI¹

Une commission pour la restauration d'églises à Naxos avait été créée par les comités de nos deux associations au cours de l'année 1993. Après la réalisation d'une mission d'exploration sur l'île de Naxos pendant l'été 1993, mission effectuée par trois membres de la commission et par deux conservateurs-restaurateurs suisses, le choix d'intervenir sur l'église de Sainte-Kyriaki fut arrêté, sur la proposition de l'éphore des antiquités byzantines compétente, Madame Drossoyani. La commission s'est alors vu confirmer son mandat de promouvoir les mesures de conservation et de restauration de ce monument exceptionnel, en particulier lors de l'assemblée générale de l'Association J.-G. Eynard du 5 mai 1994; nous avons établi un plan général de travail découpé en phases successives, et nous vous avons dès lors régulièrement tenus informés de l'état d'avancement du projet, notamment par des rapports lors de l'assemblée générale, ou dernièrement, devant cent soixante membres environ des deux associations, lors de la présentation de l'achèvement de la phase d'avant-projet, en septembre dernier, au Château de Vufflens. Et surtout, une centaine d'entre nous ont pu voir l'église elle-même dans son cadre naturel, lors d'une escale de la croisière de Pâques 1995 de l'Association J.-G. Eynard. Placée depuis 1995 sous la présidence de M^e Jean-Marc Delessert, la commission a pu bénéficier de l'aide de divers experts, notamment de Monsieur Alexandre Antipas, architecte cantonal adjoint du canton de Vaud.

L'épais rapport d'avant-projet de restauration associe l'étude du bâtiment, par l'architecte-restaurateur grec Yannis Kizis, à celle du décor peint, par le conservateur-restaurateur suisse Eric Favre-Bulle; avec leurs équipes respectives, ces deux experts ont procédé à un examen direct et précis du monument, à l'automne 1996, et constitué une abondante documentation qui est un modèle du genre. La préparation de ce document, présenté sous une forme entièrement bilingue, a été rendue possible par la disponibilité et l'engagement des experts mandatés, et par la générosité de nos deux associations, ainsi que de quelques membres contactés directement, car nous estimions un appel de fonds général prématuré: nous tenons à remercier ici ces précieux appuis, sans lesquels le projet n'aurait pas pu démarrer. Rappelons ici quelques chiffres: le budget général de l'avant-projet a été de quelque Fr. 26'000.—, couvrant les honoraires et les frais des deux experts et de leurs collaborateurs, ainsi que les frais d'un voyage d'Athènes à Genève et Lausanne, une série d'analyses morphochimiques de matériaux et certains frais de production des exemplaires du rapport; nos mandataires ont fourni dans ce cadre financier limité des prestations remarquables, et l'engagement bénévole des membres de la commission, au sens large, a permis de réaliser le dossier qui est la base nécessaire à toute demande d'autorisation d'intervention comme à toute recherche de fonds.

¹ Ce texte correspond à celui qui a été présenté à l'Assemblée générale de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard du 10 juin 1999, avec quelques légères adaptations de style. La position des comités des AGS et de l'AGSJGE a été exposée lors de leurs assemblées générales respectives, et le rapport du président de l'association genevoise a été distribué aux membres de celle-ci.

La réalisation des phases suivantes implique des engagements financiers plus lourds (jusqu'à Fr. 500'000.- environ pour la réalisation complète de l'ensemble des mesures de conservation et de restauration de la structure du bâtiment et de son décor peint, Fr. 300'000.- environ pour une restauration complète du bâtiment mais limitée aux éléments les plus importants du décor peint; une somme inférieure, mais que nous ne pouvons pas chiffrer exactement pour l'instant, si l'on se contente des mesures de conservation les plus urgentes sur le bâtiment et le décor peint).

Dans l'attente d'un accord de principe, qui nous permettra d'élaborer des propositions détaillées d'intervention, notre dossier d'avant-projet suit actuellement le parcours réglementaire à travers les administrations grecques compétentes. Il est naturel qu'une décision, même limitée aux principes de la restauration proposée, soit mûrement réfléchie, lorsqu'il est question d'un monument particulièrement précieux et d'un mode de collaboration internationale inhabituel dans ce domaine, mais nous avons des raisons d'espérer que le conseil archéologique, dont dépend cet accord, nous fera prochainement connaître son avis.

La décision du comité de l'association gréco-suisse de Genève, prise selon ses compétences statutaires, et suivie par son homologue de Lausanne, de dissoudre formellement la commission à l'issue de la phase d'avant-projet, marque une autre sorte de processus administratif et institutionnel. Le détail des arguments avancés par une majorité du comité pour mettre entre parenthèses son soutien direct au projet importe peu ici. Un débat pourra avoir lieu en temps voulu, compte tenu de ce que les propositions des responsables du projet, dont l'activité continue - de manière pour l'instant informelle - vont dépendre de la réponse des autorités grecques d'une part, de la mise au point détaillée des phases d'intervention d'autre part, qui conditionnera les tranches budgétaires à assurer pour leur réalisation. Par ailleurs, on n'oubliera pas que le rôle des initiateurs du projet est essentiellement, après avoir choisi des mandataires professionnels et responsables, de mettre à leur disposition les moyens d'effectuer les travaux prévus, sous l'autorité et la surveillance des organismes officiels grecs compétents; ils sont néanmoins également les interlocuteurs du gouvernement grec, propriétaire du monument, et des bailleurs de fonds: ils doivent de ce fait avoir un statut reconnu, à même de garantir la confiance nécessaire de part et d'autre.

Vous serez évidemment tenus au courant de l'évolution de la situation, et le principe d'une consultation des membres de l'association sur le cadre institutionnel dans lequel se poursuivra le projet de restauration de l'église de Sainte-Kyriaki, sur la base de propositions précises, a été admis par tous.

En attendant le moment d'y procéder, les personnes qui ont fait partie de la commission et qui ont collaboré à ses travaux pendant toutes ces dernières années vous remercient tous de votre soutien et votre attention.

André-Louis Rey

**ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD**

Membres d'honneur
M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Olivier REVERDIN

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la Guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés.

Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5136, 1211 Genève 11, CCP 12-8216-7.

Cotisation annuelle:
membre individuel: Fr. 30.-
membre à vie individuel
(versement unique): Fr. 450.-

Comité:
Présidente: Mme Madeleine ROUSSET
Vice-président: M. Michel GRENON
Secrétaire: Mme Saskia PETROFF
Trésorier: M. Christian BUENZOD
Membres:
M. Manuel BAUD-BOVY
Mme Stella FRIGERIO ZENIOU
Mme Ute HEIDMANN VISCHER
M. Ilias KAPETANIDIS
M. Spyro METAXAS
M. André-Louis REY
M. Pietro SANSONETTI
M. Atanase SPITSAS

**ASSOCIATION
DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES**

Membres d'honneur
S.E. Alexandre AFENDULIS
M. Louis MAURIS
M. Alexandre SCHLAGETER

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe. Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin *Desmos* – en français: «le lien», dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 2105, 1002 Lausanne, CCP 10-4528-0.

Cotisation annuelle:
membre individuel: Fr. 25.-
étudiant: Fr. 15.-
couple: Fr. 40.-
membre à vie individuel
(versement unique): Fr. 400.-
membre à vie couple: Fr. 500.-

Comité:
Président: M. Yves GERHARD
Vice-présidente suisse:
Mme Raymonde GIOVANNA
Vice-présidente grecque:
Mme Hélène PANCHAUD-KONTOS
Secrétaire: M. Pierre VOELKE
Trésorier: M. Yves DUFLON
Membres:
M. David BOUVIER
Mme Vassiliki FACHARD
Mme Maria FRESEY
Mme Jeanne MICHAUD
Membres de droit: Mmes Christiane BRON
Sandrina CIRAFICI BESSAT
chargées du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne

LES PRIX DE GREC LOMBARD ODIER DÉCERNÉS PAR L'ASSOCIATION JEAN-GABRIEL EYNARD

Lombard Odier & Cie avait souhaité, en 1997, modifier le règlement d'attribution du prix, afin qu'un seul lauréat puisse être récompensé de manière plus conséquente.

Cependant, cette solution ne tenait pas compte de l'ensemble de l'enseignement du grec dans tous les collèges du canton de Genève, un seul élève de maturité se voyant ainsi décerner le prix.

Notre association, dans l'optique d'augmenter l'attractivité de l'enseignement du grec, ayant projeté de créer son propre prix, entama une réflexion commune avec Lombard Odier & Cie. Cette dernière se prononça pendant le printemps 1998 en faveur d'une politique globale, dont le schéma retenu est le suivant:

- le premier prix intitulé «Prix de grec Lombard Odier & Cie» est décerné à l'élève qui a obtenu la meilleure note annuelle de grec à la maturité dans le canton. Il consiste en un billet aller-retour pour Athènes ou Thessalonique, et en une somme d'argent pour le séjour;
- les «Prix de grec de l'Association Jean-Gabriel Eynard (fonds Lombard Odier)» récompensent l'élève de chaque collège qui aura obtenu la meilleure note lors de l'examen oral de grec à la maturité. Ils consistent en une somme d'argent (d'environ Sfr. 250.- par prix), soit d'un montant analogue à celui qui était versé selon l'ancien règlement du prix Lombard Odier.

Ces prix sont versés par le fonds Lombard Odier de notre Association. Il convient en outre de préciser que:

- d'une part, les associés de Lombard Odier & Cie ont affranchi notre Association d'une ancienne obligation d'un versement de 5% d'intérêts sur ce fonds, obligation visant à maintenir le montant total du fonds;
- d'autre part, la Banque s'est engagée, si besoin est, à couvrir annuellement la différence entre les revenus effectifs de ce fonds et le montant total des prix attribués, de manière à ce que le montant total du fonds reste inchangé.

Ces prix ont été décernés pour la première fois à la fin de l'année scolaire 1997-98.

Nous tenons à exprimer notre gratitude à Lombard Odier & Cie pour ces dispositions, lesquelles rappellent l'importance de l'enseignement du grec à une époque où les réductions budgétaires risquent d'y porter atteinte.

Spyro A. Metaxas

SOMMAIRE

P. 3-8	M. CAMPAGNOLO	Le bouclier dans la monnaie.
P. 9-14	C. VUADENS	Pèlerinage en Grèce ancienne: réalité ou invention.
P. 15-17	C. HUGUENOT	Les Plaisirs et la Mort. Recherches sur un groupe de statuettes ailées.
P. 19-25	S. CIRAFICI	Archeologus Rex. Rapport de fouilles sur une espèce... mise en case!
P. 27-30	A.-L. REY	Un empire sur son écran: promenade informatique et byzantine.
P. 31-33	G. DECORVET	«J'aimais les fées et les princesses...» ou quelques mots sur Georges Vizyinos (1849-1896).
P. 35-40	P. GIRARD	Nikos Kazantzaki et la musique.
P. 41-45		Chronique des associations.
P. 46		Présentation des associations.
P. 47		Sommaire.

DESMOS

Editeur, annonces

*Association des Amitiés gréco-suisse, case postale 2105
1002 Lausanne, CCP 10-4528-0*

Rédaction

*Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard,
case postale 5136, 1211 Genève 11, CCP 12-8216-7
Christiane Bron, Sandrinn Cirafici Bessat, Lausanne
André-Louis Rey, Snskia Petroff, Genève
Collaboration: Marie-Lise Gerhard, Lausanne*

Imprimeur

Imprimerie Fleury IPH & Cie, Yverdon

Illustration de couverture: *figure ailée portant un masque, Museum of Fine Arts, Boston, N° 97.304*



La carte VISA UBS. Elle vous rend la vie belle.

C'est bon de savoir que l'on peut toujours compter sur sa carte de crédit! En effet, la carte de crédit la plus répandue dans le monde est acceptée par plus de 15 millions de partenaires qui vous réservent le meilleur accueil où que vous soyez. Sans compter

que vous pourrez échanger les précieux points UBS KeyClub contre des primes très intéressantes. Pour savoir quels sont les autres avantages que vous procure la carte VISA UBS Classic ou Gold, il vous suffit de composer le 0800 881 881.